Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

16 | 2021

Simone et André Schwarz-Bart : nouvelles approches de l'oeuvre

Nouveaux éclairages sur la genèse du *Dernier des Justes* au regard d'éléments inédits sur les cinq versions du roman

Francine Kaufmann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/8007>

DOI : 10.4000/coma.8007

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Francine Kaufmann, « Nouveaux éclairages sur la genèse du *Dernier des Justes* au regard d'éléments inédits sur les cinq versions du roman », *Continents manuscrits* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 07 novembre 2021, consulté le 12 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/8007> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.8007>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Nouveaux éclairages sur la genèse du *Dernier des Justes* au regard d'éléments inédits sur les cinq versions du roman

Francine Kaufmann

- ¹ Dans un précédent numéro de *Continents manuscrits*¹, j'ai longuement décrit la lente maturation littéraire d'Abraham Szwarcbart, dit André Schwarz-Bart, né le 23 mai 1928 dans le quartier juif de Metz, issu d'une famille d'origine polonaise, fils et frère de déportés, résistant FTP-MOI² de l'automne 1942 jusqu'à la libération de Limoges, puis tireur d'élite (fusilier-mitrailleur) dans l'armée française, dans les rangs du 1^{er} bataillon du 38^e Régiment d'Infanterie. Démobilisé, il se rend à Paris en juillet 1945, espérant retrouver ses parents, à l'hôtel Lutetia où aboutissent tous les déportés, d'avril à août 1945. L'attente est vaine. Dès cette époque, il se lance dans l'écriture, dans le foyer de la rue Vauquelin où il réside, sous l'égide de l'UGIF³. J'ai évoqué dans mon précédent article de *Continents manuscrits* les différentes étapes professionnelles du jeune ancien combattant, tailleur, manœuvre, ouvrier en usine et étudiant, moniteur et secrétaire dans des institutions juives. J'y ai montré que, dans diverses interviews, et quand il reçoit le prix de Jérusalem en février 1967, l'apprenti romancier répète qu'il ne s'est jamais senti une vocation d'écrivain mais qu'il s'est mis à écrire pour répondre à « l'Événement ». Maintenir vivante la mémoire des morts et leur rendre hommage, cette fonction mémorielle de l'écriture transparaît déjà dans les vestiges d'un premier projet de roman évoqué par Schwarz-Bart dans diverses interviews et datant sans doute de 1951, « L'Infanticide », où un jeune juif du nom de Lévy tue son enfant pour lui éviter de vivre dans un monde livré au mal⁴. C'est l'époque de la guerre de Corée et le « fait divers », rapporté par *France Soir* en 1950, est romancé par Szwarcbart. En compulsant les notes retrouvées dans son bureau de Goyave, j'ai photocopié une page froissée de papier pelure à la machine à écrire, intitulée par Schwarz-Bart « Fragment pour l'infanticide : (avant-dernier feuillet) trouvé dans la corbeille », où il se remémore

sa famille déportée (ses parents, ses frères : Jacob/Jacques et Bernard), ainsi que ses camarades de résistance de la MOI, notamment ceux de « l’Affiche rouge ».

Fig. 1. Fragment tapuscrit du projet de roman « L’infanticide »

[Transcription de l'avant-dernier paragraphe, depuis la ligne 19 avant la fin :] M'apparaît le visage de Lina, Lina ma femme, crispé par l'effort de son ventre ouvert, et les figures* brûlées de mes parents, la bonne tête résignée de Jacques, aux bonnes joues et douces paupières toujours un peu étonnées, com*me* celles de Bernard ; et les amis, tous les amis que j'ai connus et ceux que je n'ai pas connus, les petits pots crevés par la milice, ceux qui étaient un nom sur une affiche : *M*arcel *L*anger, guillotiné en fran *F*rance, parents tués par les pogrommes [sic] de Silésie, et le petit Rayman aux 18 ans maudits, Bornstein qui suait sur l'affiche, et tous les autres qui n'ont pas [mot barré] élevé la voix, qui n'ont jamais élevé la voix, ils regardaient le malheur comme une pluie ou la tombée de la nuit, ceux qui allaient se faire recenser juifs pour ne pas contrarier les *A*llemands, ceux qui disaient pitié et ceux qui disaient rien, tous les ga*r*s de la terre, avec leurs f*em*me*s* et leurs petits bouts d'enfants, tous ceux qui sont bien morts et ceux qui v*ont* crever la bouche ouverte, et ceux qui crèvent.

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave. Cliché Francine Kaufmann.

- 2 Deux ans plus tard paraît le premier texte que Schwarz-Bart juge assez bon pour le livrer au public. Un public amical certes, celui de l'association des étudiants juifs dont il est membre. C'est dans le numéro de mai-juin 1953 de leur revue, *Kadimah*, que sont publiés de longs fragments des chapitres 1 à 3 d'une nouvelle (que Schwarz-Bart appelle plus tard « roman inédit »⁵), qui lui vaut sa première reconnaissance littéraire : « La Fin de Marcus Libnitzki ». Il signe de son vrai nom, « Szwarcbart ». Le narrateur, revenu de déportation, (dont on découvre qu'il se nomme Jacob dans des fragments manuscrits inédits du chapitre 2 de la nouvelle, retrouvés à Goyave), part à la recherche de ceux qui ont connu son jeune frère Marcus Libnitzki⁶, résistant communiste exécuté. Il veut savoir comment il a vécu, comment il a été torturé par la milice et fusillé par les Allemands⁷ ! Dans une note préparatoire que Schwarz-Bart a soigneusement recopiée à la main dans un grand cahier jaune à spirales (format A4), parmi d'autres notes qu'il juge importantes, il précise ce « devoir de mémoire », si impératif pour une génération

privée de cimetières où se recueillir, mais si difficilement compris et assumé par les survivants, si malaisé à mettre en mots.

Fig. 2. Note manuscrite préparatoire (M. Libnitzky) recopiée dans un cahier jaune

[Transcription des trois derniers paragraphes :] Le deuil prolongé vous met au rang des morts. Fussent-elles de victimes, toutes ces dépouilles de la guerre empestent l'air des vivants. L'ennui pour les familles juives de victimes juives est qu'elles n'ont pu ensevelir décemment chacune son cadavre. Les déportés se fantomatisent de flotter dans l'air qu'on respire. Les chasser ?... ils sont trop. Ainsi on les tolère au point qu'ils vous sucent pain et vie dans la bouche, dans la gorge. Les archives yddisches [sic] consumées avec le reste, nos scrupules juifs ne savent comment évoquer... ils chantent, pleurent à hauts cris, nomment ; décomptent, tendent la main ou crachent au visage de leurs disparus pour mieux s'en désenchanter : c'est une insulte grave en Israël d'être traité de yddischiste par quelque de ces jouvenceaux « américains. » Ces archives devenues poussiéreuses, la génération d'avant la fin du monde juif ne s'en servait que pour mémoire. Ce n'est point un hasard si les héros du ghetto de Varsovie n'atteignirent pas trente ans. Mais c'est d'une amertume sans remède qu'ils moururent à l'abandon – non seulement de dieu (air connu) des hommes (petit point de l'histoire des démocraties), mais hélas, mais surtout de leurs ancêtres qu'ils savaient ne retrouver dans aucun royaume, dans aucune mémoire. (M. Libnitzky).

On remarquera que Libnitzky est orthographié dans la note avec un 'y' alors que *Kadimah* orthographie le nom en 1953 avec un 'i' final.

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave. Cliché Francine Kaufmann.

- 3 On relève dans cette note quelques-uns des thèmes qui donneront naissance aux premières versions du *Dernier des Justes*. La volonté de se faire le biographe des disparus, de redonner sa dignité au monde yiddish, de le faire revivre à partir de ses archives, tout en n'adhérant plus aux croyances d'antan qui étaient les siennes. Or durant l'écriture de « La fin de Marcus Libnitzki », Schwarz-Bart, fervent adhérent et militant du parti communiste depuis son entrée dans la Résistance, en octobre 1943 (comme beaucoup de Juifs de l'Est), perd définitivement sa foi dans l'idéologie marxiste dès l'affaire Slansky en novembre 1951, après avoir perdu sa foi en Dieu lors de l'arrestation puis de la déportation de ses parents et de deux de ses frères en 1942. L'affaire Slansky

éclate lors d'un procès à grand spectacle ; on juge à Prague un prétendu complot sioniste ourdi par de soi-disant trafiquants juifs. Onze des quatorze accusés sont juifs. Peu après, début 1953, c'est en Russie que se déroule le procès des médecins juifs appelé « complot des blouses blanches ». Nul doute à ses yeux, l'idéologie censée promouvoir le bien des opprimés est antisémite et elle manipule l'opinion publique. Schwarz-Bart est effondré. D'une certaine manière, son monde s'écroule. Il se sent étranger à lui-même et, comme il l'écrit au Seuil dix ans plus tard (sans doute à Paul-André Lesort) : « quand j'ai quitté le Parti et que je me suis vu tout à coup dans un "trou" [...] il me semble pourtant qu'il faut essayer de se garder d'un certain désespoir⁸. » Or c'est à cette époque que l'un des personnages de sa nouvelle sur les frères Libnitzki commence à vivre d'une vie propre.

La première version du *Dernier des Justes*

- ⁴ Ce personnage secondaire, camarade de résistance de Marcus, s'appelle Ernie Lévy. André Schwarz-Bart lui donne le nom et quelques traits d'un ami perdu de vue mais auquel il songe de temps en temps à cause de son destin tragique. Il l'a rencontré à la caserne de Limoges à la Libération dans la compagnie Julien Zerman où ils servaient tous deux, gardant ensemble les voies de chemin de fer. Ernest Lévy (dit Ernst et plus couramment Erni)⁹ est un Juif allemand, né le 19 février 1917, arrivé en France à l'âge de 16 ans, après l'accession d'Hitler au pouvoir, fils d'Alfred Lévy, rabbin de Bonn, en Rhénanie, déjà décédé en 1936. André dira d'Erni qu'il « l'aimait beaucoup, pour sa noblesse, sa grande humanité¹⁰ ». Raffiné, bon pianiste et organiste (fêré de Bach), Erni Lévy était amoureux d'une jeune juive de Montmorency, déplacée comme lui à Limoges : Rosette Schwartzenberg. Avant même que leur histoire d'amour ne prenne son envol, Rosette est arrêtée le 7 février 1944. Erni lui écrit à la prison de Limoges et la demande en mariage. Mais Rosette est transférée à Drancy le 24 février et déportée à Auschwitz le 7 mars 1944, dans le convoi 69¹¹.

Fig. 3 : Erni Lévy en 1934, premier modèle du héros du *Dernier des Justes*

Erni en 1934 à l'ORT de Strasbourg où il étudie la mécanique (fraiseur-ajusteur). Il est debout à la dernière rangée sous le portail

Archives personnelles Rodolphe Furth et Francine Kaufmann

Fig. 4 : Erni et Rosette à Limoges en 1943-1944

Mémorial de la Shoah, <http://expo-voix-des-temoins.memorialdelashoah.org/evenements.html>, Rosette Lévy, dimanche 2 février 2020, 16h30 ; référence photo : 200202-cycle-tmoignages-rosette-levy-2-fevrier-16h30-790x520

- 5 André Schwarz-Bart se souvient qu'Erni lui parlait sans cesse de sa fiancée déportée, qu'il croyait morte. Lui a-t-il montré des photos ? Ce n'est qu'après le succès du *Dernier des Justes* qu'Erni écrira une courte lettre à André et lui dira que Rosette était revenue et devenue sa femme. Ils vivaient tous deux à Montmorency.
- 6 Quoi qu'il en soit, durant l'écriture de « La Fin de Marcus Libnitski », André fait d'Erni un protagoniste de son récit et le place dans l'entourage de Marcus. Or, comme il me l'a confié :
- C'était pour moi une nécessité de rédiger une biographie complète de mes personnages avant de les porter sur la scène d'un récit. Si brève que soit l'intervention d'un personnage, il me fallait auparavant savoir qui parle, afin que la voix rende un son juste. Ainsi prit forme la biographie imaginaire de mon ami Ernie, qui acquit peu à peu une vie autonome¹².
- 7 L'amour brisé d'Erni et de Rosette devient dans le roman une rencontre à Paris entre Ernie Lévy et une jeune juive boiteuse qui l'éblouit, nommée Frida dans les premières versions, puis Golda dans la version définitive. Leur amour est placé d'avance sous le signe de l'éphémère, de la mort qui plane sur le peuple juif déjà marqué par le port de l'étoile jaune rendue obligatoire par Vichy en juin 1942. Toute l'action est strictement contemporaine et se déroule principalement en France. Dans cette première version dont l'histoire d'amour est « en quelque sorte le noyau initial », et que Schwarz-Bart qualifie de « longue nouvelle avec des morceaux éclatés de roman », les jeunes amoureux prennent le risque d'une « promenade sans étoile, qu'ont plus ou moins connue tous ceux qui ont vécu cette période¹³ ». Puis Ernie assiste à l'arrestation de Frida et, selon le témoignage de Schwarz-Bart,
- se précipite au-devant d'elle. Dans la seconde <version>, il entrait volontairement au camp. La troisième le vit pénétrer dans les fameux autobus qui mènent à la gare. Et dans la quatrième, {il l'} accompagnait jusqu'au train¹⁴.
- Dans la dernière version, ils arrivent tous deux à Auschwitz, dans la chambre à gaz.
- 8 Il est impossible de savoir à quoi ressemblait ce portrait d'Ernie soudain enflé jusqu'à devenir la première version du futur roman, une centaine de pages selon les dires de l'auteur dans ses interviews, dont aucun feuillet, aucune note ne subsiste. Schwarz-Bart m'a affirmé avoir détruit tous ses manuscrits du *Dernier des Justes* en 1962, et l'on en est réduit à des suppositions. En tout cas, s'il remonte à l'enfance d'Ernie, ce portrait se nourrit peut-être d'un événement qui bouleversa André. Son jeune frère Armand, musicien amateur lui aussi, comme l'ami allemand Erni, brillant élève au Lycée de Montmorency¹⁵, étudiant de physique-chimie, est tué à l'âge de vingt ans dans un accident de voiture le 20 juillet 1954. Il faisait du stop. Le traumatisme est si profond pour André qu'il lui faudra des années pour en parler. Dans la lettre qu'il m'adresse le 30 juillet 1975, il me confie :
- Les années ont passé, et je puis le dire aujourd'hui : il y a un lien entre sa mort et la façon dont je me plongeai alors dans l'écriture. Certaines de ses qualités d'âme revivent un peu, je crois, sous la personne d'Ernie Lévy enfant.

La deuxième version du *Dernier des Justes*

- 9 Le récit d'une centaine de pages, terminé en 1955, ne satisfait pas son auteur. Il lui semble que ses personnages manquent singulièrement d'épaisseur parce qu'ils sont coupés de leurs racines. Le présent est opaque sans l'écho révélateur du passé.

A l'origine, la première version était limitée à notre temps, c'est-à-dire à ce qui m'apparaissait de visu. Et puis je me suis aperçu progressivement que pour saisir un personnage juif, il fallait employer d'autres moyens. Il fallait faire intervenir une autre dimension, une dimension historique¹⁶.

Chaque fois que je finissais un épisode, la nécessité de lui donner de nouvelles dimensions m'apparaissait, pour que mon héros incarne plus que son propre temps, assume plus que sa propre situation¹⁷.

Léon Askénazi et Jacob Gordin

- 10 André Schwarz-Bart décide de reprendre son texte en montrant que ses héros sont les surgeons (même inconscients) d'une civilisation très ancienne. Il se documente en lisant et annotant tous les ouvrages du fonds juif de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et il dépouille les ouvrages sur le judaïsme d'Europe de l'Est : histoire, littérature, folklore, tradition juive. Il se constitue des fiches préparatoires¹⁸. Parallèlement il interroge l'un des maîtres à penser incontesté des étudiants juifs qu'il fréquente depuis 1952, le rabbin Léon Askénazi, dit Manitou. Il lui demande de l'aider à comprendre l'approche du judaïsme sur la place du mal, de la violence et de la souffrance dans le monde. Dans une lettre qu'il m'adresse le 4 mars 1976, il me rapporte une rencontre au cours de laquelle Manitou lui cite ce commentaire sur l'esclavage d'Égypte qui le frappe profondément : « Le plus grand mal que nous aient fait les Goïms¹⁹, c'est de nous avoir rendus méchants ». Schwarz-Bart précise : « Pardonnez-moi si ma mémoire me trahit : peut-être le texte est-il : “le plus grand mal que puissent nous faire les Goïms, ce serait de nous apprendre la haine, de nous rendre méchants”²⁰. » Le parti pris de non-violence et de compassion qui animera la figure des Justes dans les versions suivantes du roman s'inscrit dans le sillage de cet enseignement²¹. Schwarz-Bart, qui a pourtant été résistant et combattant dans les FFI, décide de rendre hommage aux héros non violents du judaïsme traditionnel, même si l'heure est à la glorification des héros combattants du Ghetto de Varsovie et des guerres d'Israël. Le Talmud recommande en effet de rester dans le camp des victimes plutôt que de se résoudre à prendre les armes des bourreaux. Ni lâcheté, ni masochisme, ni résignation larmoyante mais au contraire une dignité profonde que Schwarz-Bart s'attache à révéler.
- 11 Ce même jour de 1955 ou 1956, Manitou prête à André son propre exemplaire d'*Aspects du génie d'Israël*²², une anthologie dans laquelle se trouve notamment un texte fondamental de Jacob Gordin (décédé en 1947), précurseur de l'École de pensée juive de Paris, et maître de Manitou. Ce texte, *Galouth* (l'Exil), que j'avais identifié comme source du roman dans la version quasi finale de ma thèse envoyée à André Schwarz-Bart en mars 1976, deux mois avant ma soutenance, lui inspire cette remarque : « J'avais oublié ce passage de J. Gordin, qui est de toute évidence, et jusque dans la forme, à l'origine d'une certaine vision originelle du *Lamed-Waf*²³. » Après l'avoir relu, il me confirme que Manitou lui a confié son exemplaire entre la première et la deuxième version du roman, en réponse à certaines de ses préoccupations²⁴.
- 12 Dans son chapitre, Gordin développe le thème de l'opposition entre Jacob-Israël et Esaü-Edom – archétype du christianisme. Esaü s'appelle EDOM parce qu'il naît ADOM (rouge), « couleur de sang et il fera couler le sang dans le monde », et qu'il réclame le plat de lentilles « rouges » (ADOM, proche de ADAMA : « terre, glèbe, ce monde-ci ») (Gordin, *ibid.*, p. 115 et 116). Dans *Le Dernier des Justes*, on distingue deux réseaux de thèmes clairement opposés, liés à la réalité de l'antisémitisme historique et au

martyrologe juif en Diaspora : la violence, le corps, la terre appartiennent à l'univers chrétien. La parole, l'esprit, le ciel à l'univers juif. Face aux « chrétiens qui prennent la croix par l'autre bout et en font une épée » dont ils frappent Israël (*DdJ* p. 298) se dressent les Juifs qui « depuis deux mille ans ne portaient pas l'épée et n'eurent jamais ni royaumes de mission, ni esclaves de couleur » (*DdJ*, p. 345). Manichéisme, certes, mais qui donne au récit une dimension mythique et l'élève au-dessus de la pure relation historique. D'autant plus que Gordin insiste aussi sur la filiation du destin juif avec la prophétie d'Isaïe connue sous le nom de « Serviteur souffrant » (chap. 53), chapitre que l'exégèse juive relie à Israël en fonction du contexte biblique, tandis que l'interprétation chrétienne y voit une préfiguration de la Passion du Christ.

Méprisé, repoussé des hommes, homme de douleurs, expert en maladies, il était comme un objet dont on détourne le visage, une chose vile dont nous ne tenions nul compte. Et pourtant ce sont nos maladies dont il était chargé, nos souffrances qu'il portait, alors que nous, nous le prenions pour un malheureux atteint, frappé par Dieu, humilié. [...] Maltraité, injurié, il n'ouvrait pas la bouche ; pareil à l'agneau qu'on mène à l'abattoir (Isaïe 53, 3-4 et 7).

- 13 Tous les préjugés antisémites défigurent et menacent la sécurité de l'agneau juif. Mais au niveau mystique, Gordin poursuit la réflexion de Juda Halévy, d'Isaac Louria et du Maharal de Prague²⁵, pour qui l'élection d'Israël s'inscrit dans un humanisme universaliste. « Être élu, c'est s'identifier avec le monde entier » (Gordin, *ibid.*, p. 115). Et il explique : « Chacun en Israël est responsable de la Souffrance en ce monde, du règne du Mal en ce monde, être le cœur du monde, c'est prendre sa part de toute la souffrance dans le monde » (*ibid.*, p. 113).
- 14 Voilà la source véritable de la légende des *Lamed-Waf* recomposée plus tard par Schwarz-Bart et du dialogue crucial entre « l'Ancêtre », Mardochée Lévy, et son petit-fils Ernie : « Le Juste est le cœur du monde [...] Il devine tout le mal qui se tient sur terre et le prend dans son cœur » (*DdJ* p. 163-164).

Les sources de l'étude génétique

- 15 Mais dans la deuxième version du roman, les Justes ne sont pas encore des *Lamed-Waf*. Pour s'en assurer, le chercheur dispose de quelques textes publiés en 1956 et en 1959, ainsi que de quelques brouillons qui ont échappé à la destruction de 1962. Le premier texte paraît en décembre 1956 dans la *Revue du Fonds Social Juif Unifié* (précurseur de *L'Arche*). Il est présenté comme l'introduction d'un roman inédit, « La biographie d'Ernie Lévy ». Ce grand récit de plusieurs pages sur trois colonnes et en petits caractères, « La légende des Justes », est précédé d'un avertissement très révélateur de Schwarz-Bart²⁶. Par ailleurs, un fragment intitulé « Fumées » est publié par *Les Nouvelles littéraires* dans sa livraison du 10 décembre 1959. Après le Goncourt, la presse réussit en effet à obtenir de l'auteur des fragments inédits des versions précédentes. J'ai ainsi trouvé, dans les trois gros dossiers de presse des archives des éditions du Seuil, qui m'ont généreusement ouvert leurs portes à l'été 1972, outre « Fumées », quatre fragments de la quatrième version. Nous y reviendrons plus loin. Enfin, un certain nombre de brouillons, manuscrits ou tapuscrits, plus ou moins aboutis, ont subsisté dans le bureau de Schwarz-Bart à Goyave. Certains m'avaient été confiés de son vivant par l'auteur pour la révision de ma thèse.
- 16 À ce stade de mon étude, il est temps, sans doute, de reproduire ici une autre source, encore inédite, qui m'a été indispensable pour confirmer certaines de mes intuitions.

En effet, le 8 juillet 1975, ayant envoyé par avance à André Schwarz-Bart ma thèse de doctorat, presque aboutie, je lui adressais une lettre de quatre pages dactylographiées détaillant les questions qui restaient en suspens malgré mes recherches, avec une référence aux pages de ma thèse : je voulais préciser sa biographie, sa manière de travailler, de se documenter, etc. Concernant les diverses versions du *Dernier des Justes*, évoquées dans les nombreuses interviews qu'il avait accordées à la presse après le Goncourt, je lui ai soumis les conclusions auxquelles j'étais arrivée, en soulignant les contradictions entre certaines interviews. Le 30 juillet 1975, je reçus de sa part une réaction à ma thèse et de longues réponses à mes questions : dix pages dactylographiées ; augmentées d'une page sur les *Lamed-Waf*, manuscrite au stylo bleu, au verso de la page 8. André avait numéroté ses réponses, à la main, à l'encre bleue, au coin extrême droit en haut. J'ai abondamment utilisé ces réponses dans ma thèse de doctorat puis dans mon livre et mes articles. Mais je ne les ai jamais publiées intégralement. Je reproduis ci-dessous, pour la première fois, les numéros 12 à 15 inclus, (p. 5, 6 et 7 de la lettre tapuscrite), qui décrivaient à ma demande les diverses étapes des cinq versions du roman :

12) La première version était plutôt une longue nouvelle avec des morceaux éclatés de roman. Elle suivait d'assez près des notes préparatoires à un personnage du récit paru dans *Kadimah*. Presque tout se passait en France et une grande place était accordée à l'histoire d'amour, qui était en quelque sorte le noyau initial. Il y avait déjà la promenade sans étoile, qu'ont plus ou moins connue tous ceux qui ont connu cette période.

13) Deuxième version. Le texte « Fumées » en est extrait. Lyrique, ironie voilée, narrateur vieux Juif polonais. Mais il y eut des essais avec un narrateur plus ou moins français, d'origine polonaise. L'ironie s'appliquait volontiers aux données religieuses, qui n'étaient pas vraiment prises au sérieux. De ce fait, le chant profond du judaïsme ne modifiait ni le temps ni l'espace, qui relevaient encore de la perspective occidentale. Les Justes de cette version n'étaient pas réellement des *Lamed-Waf*. Je crois me souvenir, je suis même à peu près certain du fait, que c'est à partir de la troisième version seulement qu'apparaît la Légende des Justes proprement dite, avec le défilé de leurs figures respectives au long de l'histoire. En dépit de certaines allusions à une légende, la deuxième version ne remontait pas le temps au-delà de Zémyock.

14) Troisième version. Ironie « absolue ». Cette version était extrêmement courte, réduite à l'os, vitriolée pour ainsi dire. Elle commençait par l'histoire de York et comprenaient deux ou trois épisodes qui ont été supprimés. D'où certaines « curiosités » temporelles, que vous signalez très justement. Le style voulait que le narrateur fût un non-juif, qui se révélait finalement juif à la dernière page. La tonalité générale était celle du chien. La rhétorique était souvent empruntée à *Candide*, voire à *Jacques le Fataliste*²⁷ et au *Tristram Shandy* de Sterne²⁸ ; mais il me semble, (et sans doute est-il encore possible de le discerner dans certains passages du chien) que le mouvement de corrosion interne devait beaucoup au fameux texte de Swift sur la façon d'accommoder les petits enfants d'Irlande²⁹. Il était également fait un grand usage de l'humour de potence, tel qu'il se manifesta souvent dans les ghettos et les camps de concentration. (Voir certains exemples chez Borwicz³⁰).

[Ici, le feuillet suivant, p. 6 de la lettre tapuscrite, passe directement à la cinquième version, sans traiter de la quatrième.]

15) Cinquième version, sur laquelle il est peut-être utile que je dise un mot malgré tout. Je crois pouvoir avancer que la version finale ne se contente pas de réunir les

versions antérieures, qui déboucheraient sur elle comme sur un carrefour. Je n'aime guère parler de cela, mais le sérieux de votre travail m'oblige en retour à vous fournir tous les éléments, fût-ce de manière indirecte. Pour la cinquième version, il s'est passé quelque chose d'entièrement nouveau, en rupture totale avec tout ce qui précède. Si vous voulez, il s'agit d'une expérience intérieure à la fois littéraire et extra-littéraire. J'en ai retrouvé un reflet dans une des notes de travail que vous trouverez ci-jointes : « ... sentiment de sécurité, car pour la première fois inutile de m'adosser au néant. Premiers pas timides sur l'être³¹ ». J'imagine que tout cela n'est pas d'une clarté aveuglante. Mais peut-être vous donnerai-je quelque chose à appréhender en indiquant ce que cette expérience implique quant au temps, au déroulement de l'Histoire. Cette expérience est a-historique, foncièrement a-historique, et tout ce passe comme si l'Histoire, ou du moins ce qu'il est convenu d'appeler ainsi, lui était un déroulement du néant. Voilà, je crains bien d'avoir employé de grands mots pour ne rien dire. C'est que tout cela est si proche du silence après tout. Enfin, quoiqu'il en soit de cette mauvaise littérature, je crois devoir vous dire qu'à mes yeux il n'y a pas eu cinq versions, mais véritablement une seule, la dernière, qui est construite sur le terrain de cette expérience. Encore une chose : on peut y voir une expérience « religieuse », mais je ne l'ai pas ressentie comme telle. Toutefois, il y eut en même temps une sorte de jaillissement de mon enfance.

Dans la première version, Ernie assistait à l'arrestation de « Golda » et se précipitait au-devant d'elle ; dans la deuxième, il entraînait volontairement au camp. Le troisième le vit pénétrer dans les fameux autobus qui conduisaient à la gare ; et pour la quatrième je l'accompagnais jusqu'au train. Dans la cinquième version, c'est à partir de cette expérience et poussé par elle, pour ainsi dire, que je suivis Ernie Lévy jusqu'à la fin, enfreignant ainsi l'Interdit. Une remarque à propos de ce qui se passe dans le train : certaines questions m'ont été posées auxquelles je n'ai pas répondu. Vous concevez maintenant pourquoi : c'est que je n'en sais pas plus que le lecteur. Certaines paroles sont prononcées : voilà tout. Un dernier mot sur la litanie finale. Elle apparaît³² avec la troisième version. A ce moment elle est chargée d'un sens très précis. Je sais que cette « intention » persiste, en quelque sorte, dans la cinquième version. Mais en même temps j'ai conscience que ramener le texte à son « intention » initiale serait trahir le sentiment impersonnel et qui ne m'appartient pas : alors que dire ? et où se trouve le sens du texte ?

- 17 J'avais déjà abordé la question des cinq versions du *Dernier des Justes* lors d'un premier rendez-vous avec André Schwarz-Bart, place Saint-Michel à Paris, en juillet 1972. J'avais pris des notes abondantes durant les trois ou quatre heures de cet échange. Je les avais retranscrites et envoyées à Schwarz-Bart qui me les a renvoyées, relues et révisées par lui. Il m'a autorisée à les insérer dans ma thèse (voir l'« entretien à bâtons rompus » p. 447 de ma thèse), puis à les publier. À l'époque, je voyais dans la cinquième version le résultat d'une vision « religieuse » épousant la mentalité de ses propres personnages. Et je pensais que la litanie finale était une sorte de prière révoltée à la manière du célèbre Kaddish de Rabbi Lévy Yits'hak de Berditchev qui, tout en louant Dieu, le sommait de rendre justice à son peuple persécuté. C'est ce que j'ai dit dans notre entretien à André Schwarz-Bart, qui m'a répondu : « Il n'y a rien ici d'un Kaddish ». Quant à la goutte de pitié que j'interprétais comme « une consolation venue du ciel », une « note d'optimisme final », il m'a expliqué :

Je ne crois pas que le terme soit adéquat. Le livre devait s'arrêter à cette litanie dont vous parlez. Et puis, je me suis mis à songer à une vieille femme juive de ma connaissance, pratiquante, et j'ai cru devoir ajouter ces dernières lignes pour elle³³.

Les traces de la deuxième version

- 18 Il est temps de revenir à la deuxième version du roman. S'il n'existe aucune trace apparente de la première version, les esquisses de cette deuxième version (que Schwarz-Bart qualifie de « lyrique ») sont très rares, d'où l'importance des témoignages extra-textuels. J'ai pourtant reçu de l'auteur un court fragment de l'introduction, avec un renvoi au texte « Fumées » que j'avais découvert dans les archives du Seuil et auquel je faisais référence dans ma thèse. Voici la transcription du texte confié par l'auteur, tel que je l'ai introduit p. 412 de ma thèse :

Fig. 5. Introduction de la deuxième version retranscrite dans la thèse de Francine Kaufmann

© Archives personnelles et cliché : Francine Kaufmann

- 19 Ce passage de l'introduction est le constat d'un biographe, nommé Mr Bart dans l'une des versions. Il avait découvert le nom d'Ernie Lévy dans un manuscrit intitulé : « La légende des Lévy ». Ce biographe s'avère être juif, ayant lui-même perdu sa famille dans la Shoah. Dans ses premières esquisses (et déjà dans *Marcus Libnitzki*), Schwarz-Bart choisit donc comme narrateur un biographe en quête d'un personnage dont on a perdu la trace et qui ne bénéficie pas même d'un bout de terre pour sépulture. Le biographe-narrateur finira par disparaître et il ne restera de lui que quelques traces dans la version définitive. La seconde ligne du roman publié affirme en effet : « Une biographie de mon ami Ernie Lévy tiendrait aisément dans le deuxième quart du xx^e siècle » (p. 11). Et dans les dernières pages, un « Je » romanesque apparaît au lieu du narrateur à la troisième personne : « Je suis tellement las que ma plume ne peut plus écrire » (p. 342). Ce « Je » appartient en fait à l'auteur d'une lettre véridique relatant les massacres de Chelmno, le rabbin de Grabow, Jacob Szulman³⁴, mais il se rapporte ici au narrateur-biographe. C'est ce « Je » qui parle des *Luftmensch* et dit « je ne traduirai

pas », lui qui invite le lecteur à regarder le ciel avec mélancolie (*DdJ*, p. 346). Il faudra attendre la troisième version pour qu'il récite la litanie finale des camps, blasphématoire et révoltée (interprétée à tort comme un Kaddish), et la quatrième pour qu'un autre « Je » reçoive sur son visage une goutte de pitié et décèle dans le ciel une Présence (*DdJ*, p. 346).

- 20 Une partie des notations de la dernière page du livre définitif (la fumée des crématoires obéissant aux lois physiques) est donc déjà présente dans l'introduction de la deuxième version, publiée après l'attribution du Goncourt sous le titre « Fumées » dans *Les Nouvelles Littéraires* (10/12/59). Le narrateur se rend sur la tombe de ses parents :

Ce jour-là, le cimetière recevait une visite autre que la mienne. [...] Parvenu à sa hauteur, j'eus la surprise de reconnaître Mme Warzawski. Elle se tenait devant une sorte d'écriteau de bois blanc, si frais que j'eus la conviction que Mme Warzawski venait d'en planter le manche en terre. Sur la pancarte, tracés à l'encre rouge, je lus ces mots écrits en mauvais yiddish :

C'est pour les morts déportés
fumées sans sépulture

[...] En un éclair, je compris que Mme Warzawski cherchait désespérément dans les nuages un visage connu. [...] Pleine de son chagrin, Mme Warzawski avait oublié que la fumée qui sort des crématoires obéissait comme une autre aux lois physiques : les particules s'assemblent et se dispersent au vent, qui les pousse. Rien ne se dessinait dans la grisaille du ciel de Sancy, sinon le vol noir et déchiqueté d'un corbeau³⁵.

- 21 Le thème de la fumée et de l'absence de sépulture est bien présent dès la conception du roman et si l'introduction initiale a disparu, elle a été remplacée dans la version définitive par quelques vers en exergue (p. 7) du poète polonais M. Jaztrun³⁶, qui indiquent clairement la fonction quasi sacrée attribuée dès lors au roman, tombe creusée dans les nuages, hommage au peuple parti en fumée.

Comment dois-je célébrer ta mort
Comment dois-je suivre tes obsèques
Poignée de cendres vagabondes
Entre la terre et le ciel ?

- 22 Mais on peut mieux appréhender la nature de la deuxième version en lisant un long chapitre de « La biographie d'Ernie Lévy », que j'ai découvert dans *La revue du FSJU*³⁷. Je l'ai dit plus haut, le texte publié en décembre 1956 occupe six pages sur trois colonnes, en petits caractères (p. 26-30 et 49). Le narrateur, un biographe, fait connaissance dans un manuscrit oublié avec une dynastie plus ou moins légendaire de Justes polonais dont le fondateur, Haïm ben Manassé, se serait établi à Zémyock³⁸ en 1819. Les Lévy ne sont pas encore des *Lamed-waf* mais des *Tsaddikim* (littéralement des « Justes », des chefs spirituels), dans la plus parfaite tradition du hassidisme. Leur pouvoir temporel est d'ailleurs tourné en dérision dans une pièce de théâtre qui raille les Lévy et leur mode de vie fondé sur la superstition. Puis le tragique surgit avec les pogroms de 1920 qui dispersent les Lévy de Zémyock à travers l'Europe, puis surtout avec la vie et la mort du dernier descendant de la dynastie, Ernie, disparu à vingt et un ans à Auschwitz. Le chapitre publié s'intitule : « La légende des Justes ». Il conduit le biographe dans le quartier du Marais où s'est installée l'Association des Anciens de Zémyock. C'est grâce à l'un des petits vieux que le biographe apprend que Mardochée Lévy, membre de l'association, avait un petit fils, Ernie, sans doute « le dernier des Justes » (*ibid.* p. 49, troisième colonne)³⁹. De nombreux fragments ou éléments de ce chapitre sont réutilisés dans la version définitive (p. 29-69 ; 76-77 ; 28-288).

Fig. 6. « La légende des Justes » dans *La revue du FSJU* (1956)

© Archives personnelles et cliché : Francine Kaufmann

On prend conscience des difficultés rencontrées par André en lisant des passages de ses lettres à un ami lorrain d'après-guerre, Robert Kociolek, peintre, poète et apprenti romancier. La plupart de ces lettres (que son fils Joël Kociolek m'a permis de photographier à Jérusalem en 2019) ne sont pas datées, mais on peut parfois situer la période concernée en croisant certaines données. C'est ainsi que la lettre suivante me semble écrite en mai-juin 1956 :

Cher Robert,

Tu seras peut-être surpris que je ne t'envoie (sic) pas encore de manuscrit, mais je dois te dire que je suis moi-même surpris par mon travail, je veux dire par ces allures d'indépendance qu'il prend vis-à-vis de moi, et qui chaque fois déroutent mes prévisions. Aujourd'hui la situation se présente ainsi. Le premier tome comprendra 300 pages au moins. Les 150 premières pages sont rédigées, ainsi que des fragments de la suite qui équivalent à 80 pages environ. Depuis la dernière fois, j'ai remanié presque entièrement toute l'histoire du suicide. Lors de mon séjour à Paris, j'ai soumis des fragments dernière manière⁴⁰ à Abrasza⁴¹ (60 pages environ) et il estime qu'ils sont de loin supérieurs à tout ce qu'il a pu lire de moi, artistiquement parlant. J'ai donc le choix aujourd'hui entre deux possibilités :

1^e Terminer la rédaction du premier tome en entier durant les semaines qui me restent ici.

2^e Reprendre les 150 pages déjà rédigées, et les amener à un état définitif, de façon à les soumettre à mon retour et trouver un petit emploi. (Je compte 3 mois pour terminer la seconde moitié).

Je choisis donc la 2^e solution, car je me sentirai plus tranquille avec un nombre de pages respectable, de pages au point derrière moi. D'autant que l'histoire du suicide constitue en quelque sorte un récit complet, qui permet au lecteur de se prononcer valablement.

Je suis actuellement en train de remanier le début (légende des Justes) et dans trois jours j'espère, je commencerai enfin la rédaction définitive.

La remarque d'Abrasza qui m'a le plus intéressé, c'est que le texte a pris une tournure classique. En effet, j'ai pu me persuader ces derniers mois que l'ironie, si elle constitue un outil efficace, risque employée continûment de dessécher à la fois l'écriture et les personnages, et, en quelque mesure, de ne restituer qu'un pâle filigrane des choses. Je veux dire qu'il me semble qu'elle n'est pas suffisante, que je ne la considère plus comme un moyen passe-partout, mais comme une nécessité qui s'impose souvent, peut-être, mais pas toujours.

Je suis convaincu que l'histoire de l'enfant te plaira, car j'ai essayé d'y mettre beaucoup d'amour pour l'enfance. Ce n'est pas une plaisanterie. Je me suis laissé prendre au charme d'Ernie Lévy enfant, et la personne de l'enfant s'est enrichie à tel point qu'elle éclaire toute la conception de la suite, sans pour cela la gêner ou la contredire. Il me semble maintenant que l'histoire du suicide – au début simple « préparation » historique au roman proprement dit – est devenue partie intégrante de tout le roman sans cette « préparation ».

Je voudrais déjà pouvoir te montrer toute cette histoire au point, car, outre le plaisir de te soumettre un texte sur lequel j'ai honnêtement travaillé (du moins je le crois), je dois dire que je ne serais pas complètement rassuré tant que tu n'auras pas donné ton opinion. Ainsi, dans la semaine, soit je t'enverrai le manuscrit, soit je te rendrai cette petite visite si c'est possible. Après cela, j'arrêterai d'écrire pendant une quinzaine de jours environ, car j'ai des maux de tête incessants et je suis terriblement énervé et fatigué par la tension à laquelle me soumet cette tension accélérée, au point que je dors peu et mal. Mais la santé reste bonne et je tiens le coup.

- 23 Cette lettre révèle l'effort extrême fourni par le jeune homme et les difficultés financières qui le préoccupent. Elle montre aussi que le jeune écrivain recherche le regard de lecteurs amis mais intransigeants et que le roman a pris son envol pour constituer au moins deux tomes, et des centaines de pages. Outre ses amis Abrasza et Robert, André soumet son manuscrit à l'un des maîtres du judaïsme d'après-guerre : Léon Ashkenazi dit Manitou (son totem scout). Ce dernier ne manque pas de relever certaines erreurs de détail, des lacunes, plus rarement des contresens. Mais l'authenticité du message lui paraît trop précieuse et il décide de ne pas intervenir, même pour corriger des fautes évidentes. Il a le sentiment d'avoir dans les mains un chef d'œuvre, l'un de ces livres qu'on n'écrit que tous les cent ans⁴². Inquiet cependant de l'accent mis sur le rôle de la souffrance, il oriente Schwarz-Bart vers d'autres positions juives traditionnelles.
- 24 En 1957, dès le mois de janvier, André a la chance d'être admis comme écrivain en résidence à la Villa Rustique Olivette, propriété de Daniel Guérin, à La Ciotat, entre Marseille et Toulon. Cette Maison permettait à des intellectuels et des artistes de créer sans soucis matériels ni pratiques. André écrit à nouveau à Robert Kociolek :

Cher Robert,

Je m'excuse d'avoir tant tardé à te répondre, mais je dois dire que j'en ai mis un sacré coup ces derniers temps. Je profite d'un repos de huit jours pour te donner de mes nouvelles. J'ai terminé hier toute une partie de 70 pages consacrée aux parents d'Ernie Lévy. Cela commence en Pologne avec l'ancêtre enfant, son mariage et l'arrivée en Allemagne etc. Et cela s'arrête avec l'apparition d'Ernie, dans les dernières pages. J'espère terminer d'ici mon passage à Paris (vers le 15 mars) une seconde partie, narrante la vie d'Ernie L. de 9 ans à 13 ans, jusqu'à la rencontre avec Ilse. [...]. Comme tu t'en es aperçu, il s'agit du premier jet. Mon projet est de terminer le premier jet de l'ensemble pendant mon séjour à La Ciotat. Après cela, je pourrai attendre de pied ferme l'avenir car j'aurai une base solide de travail derrière moi (et devant moi par conséquent). Je crois que c'est la seule solution qui me garantisse de l'inquiétude et de mes angoisses habituelles. Avoir un premier jet derrière moi, savoir ainsi clairement où je vais, cela peut me donner la patience et

le calme durant des années, même si les difficultés matérielles recommencent. Je crois qu'il vaut mieux que j'attende d'avoir terminé la partie du suicide avant de te donner à lire tout le paquet. Je pense que ça sera fait dans deux mois environ, peut-être moins. [...] Je ne fais rien d'autre que travailler. Je ne lis plus, je ne pense plus à rien. En dehors de violents maux de tête (pas marrants du tout), je n'ai plus de vie intérieure. Au point qu'il m'arrive de douter. [...] J'ai surtout envie de dormir sans penser à rien, ni avant de m'endormir, ni après, ni pendant mon sommeil. Je crois que je n'ai pas tellement besoin de me reposer que de me reposer d'écrire. J'ai décidé que le chapitre manquant de Kremer ne convient pas à l'économie du récit. C'est assez astucieux, mais je ne suis pas sûr d'y croire, car la ficelle est un peu grosse.

- 25 La version de *La Ciotat* commence donc en Pologne, avec la génération des grands-parents d'Ernie, et se poursuit avec l'enfance d'Ernie dans l'Allemagne nazie. La propagande antisémite va en faire un paria dans son école et il décide de se suicider. Le thème du suicide devait constituer l'amorce du roman, le biographe cherchant à retracer l'histoire d'un enfant juif poussé au suicide par le nazisme, ainsi que le montraient les statistiques. Mais pendant l'élaboration du récit, l'amorce disparaît tandis que la « nécessité » du suicide de l'innocent devient essentielle dans la trame du martyrologe et cesse d'être un simple procédé narratif. Il ne reste plus dans la version définitive que l'introduction du chapitre VI : Le chien : « ...dès l'année 1934, c'est par dizaines et dizaines que les petits écoliers juifs d'Allemagne se portèrent candidats au suicide, et par dizaines qu'ils y furent admis... » (p. 237).

La troisième version du *Dernier des Justes*

- 26 Si l'on se réfère aux interviews d'André Schwarz-Bart parues dans la presse de 1959 et 1960, ainsi qu'à ses réponses dans notre correspondance, la troisième version du roman ramène le récit à un petit livre d'environ 120 pages, marqué au sceau de l'ironie, qui dissipe le trop plein d'émotion et de subjectivité. Voltaire, Swift et d'autres inspirent la tonalité sarcastique d'une quête du biographe, confronté à l'impossibilité de comprendre. Mais il introduit une dimension spirituelle à la souffrance juive. En effet « à un moment donné, la troisième version se plaçait ouvertement sous le signe du Serviteur souffrant, avec une épigraphe reproduisant le passage qui commence par les mots « Homme de douleur, expert en douleurs, etc. »
- 27 Je crois avoir identifié à Goyave des fragments de cette version, qualifiée par Schwarz-Bart d'« ironie absolue », dans une vingtaine de feuillets non paginés et non classés, une liasse incomplète avec plusieurs faux départs et nouvelles rédactions, sur papier pelure rose, datés à la main, sur la première page du lot, de 1956. Un biographe recueille un manuscrit en yiddish de deux tomes, et veut le faire traduire par un spécialiste polyglotte des massacres : « un juif d'origine allemande. Il s'appelait Léon Storch. Il revenait de déportation. La peau de son corps l'enveloppait comme un sac d'os ». Storch essaie de le dissuader de s'engager dans cette entreprise. « Craignez de succomber au fantôme que vous suscitez. Craignez que la silhouette d'Ernie Lévy ne se dresse en vous comme un remords, et qu'elle ne vous suce pain et vie dans la gorge⁴³. » C'est dans cette version qu'apparaît la litanie finale qui fermait le récit, et dont l'intention était alors clairement blasphématoire.
- 28 Dans une autre esquisse de la même liasse, le narrateur est un officier français, érudit et homme de plume. Il a « hérité » de la « Légende des Justes » en interrogeant un

officier allemand prisonnier, qui avait effacé de la carte la communauté juive de Zémyock. Le nazi s'était emparé des manuscrits hébraïques de la Légende après avoir assassiné un vieux juif qui enterrait un coffret : il le croyait rempli d'or. Bien que passablement antisémite, le nouveau propriétaire du manuscrit décide pourtant de restituer le texte de la Légende aux Juifs, persuadé qu'ils sont avides du moindre vestige de leur patrimoine disparu. Commence alors un désopilant et navrant tour des représentants du judaïsme français : un rabbin « judaïstico-français » ne voit pas en quoi cette légende judéo-polonaise, cette fable sans doute apocryphe, pourrait intéresser le Consistoire israélite, rationaliste et occidentalisé. Un communiste juif, M. Anatole Z...ski, qui écrit pour un journal yiddish, ergote et philosophe sur la non-existence du peuple juif. Pour lui, le mythe du juif est entretenu par les antisémites et par les juifs qui se croient juifs. Vêtu comme un ouvrier parisien et raisonnant comme Staline, il demande pourtant, attendri, à emprunter la Légende pour 24 heures et recommande au narrateur de tenter sa chance auprès du dirigeant de la Fédération sioniste, M. R...ski. Mais le narrateur y renonce quand il apprend que les sionistes essaient de convaincre le plus grand nombre de Juifs d'émigrer en Israël, mais demeurent comme Moïse dans l'exil où ils finiront par mourir.

- 29 Le récit retrouvé à Goyave s'arrête là. Nul doute qu'il s'agit d'une satire cuisante du judaïsme français d'après-guerre, pressé d'oublier et de vivre comme tous les Français. Comme le répétera souvent Schwarz-Bart, dans ses interviews (ex. *Combat* du 13/8/59), et dans sa correspondance, l'ironie corrosive détruisait le récit autant que le lyrisme de la deuxième version avait manqué de la pudeur nécessaire pour dépeindre la mort de la civilisation juive d'Europe de l'Est (Lettre de Schwarz-Bart à Francine Kaufmann du 4 mars 1976). Masque protecteur à l'origine, « l'ironie absolue » étouffait la vie, rendait mécaniques et artificiels les mouvements et les émotions des personnages. C'était l'impasse.

La quatrième version du *Dernier des Justes*

- 30 C'est alors que Schwarz-Bart choisit de donner au récit une profondeur historique en remplaçant Auschwitz dans la tradition de l'antisémitisme occidental et chrétien. Dans le sillage de Jules Isaac, de Léon Poliakov, de Simon Dubnov (tous historiens de l'antisémitisme), il remonte à l'époque des croisades, période où naît en Occident un antisémitisme meurtrier, qui ne se contente plus de mettre les Juifs au ban de la société ou de les expulser, mais qui massacre des populations entières. Chaque époque donne naissance à de nouvelles persécutions : l'inquisition, l'enfermement dans des ghettos ou des zones de résidence, les pogroms, jusqu'au paroxysme nazi. S'inspirant directement des historiens de l'antisémitisme, l'écrivain crée des épisodes paradigmatiques dans lesquels un héros exemplaire assume l'histoire de sa génération (fil historique). Schwarz-Bart imagine de renforcer la légende des Justes en ajoutant une trame spirituelle au roman. Il fait de ses héros une dynastie légendaire, des Lévy descendants du rabbin Yom Tov Lévy de York (dans la réalité historique : Yom Tov de Joigny). Enfermés dans la tour de la ville, les Juifs d'York décident de se tuer les uns les autres plutôt que d'être convertis par la force. Mais le fils mal égorgé de Yom Tov, Salomon Lévy, est sauvé et reçoit une étrange bénédiction : tous ses descendants seront des *Lamed-waf*, des Justes qui en recueillant la souffrance du monde lui permettent de subsister. J'ai longuement expliqué ailleurs l'origine de la légende des *Lamed-vav* (en

hébreu, comme en latin, les lettres ont une valeur numérique, et celle des consonnes 'L' et 'V' correspond ensemble à 36), car il existerait 36 Justes à chaque génération, grâce auxquels le monde se maintient)⁴⁴.

- 31 Cette quatrième version « narrative » (le biographe disparaît), quasi « linéaire, un peu comme un devoir d'écolier⁴⁵», se développe en 1957-58 jusqu'à couvrir 1 200 pages. C'est alors qu'André présente son manuscrit au Seuil qui l'avait sollicité quand Serge Montigny avait découvert « La légende des Justes » dans la *Revue du FSJU*, en décembre 1956. Mais à l'époque André ne se sentait pas prêt. Quand il apporte son roman au Seuil en 1958 (après avoir essuyé des refus, notamment par Manès Sperber, écrivain juif que Schwarz-Bart admirait et qui officiait pour Calmann-Lévy), Paul Flamand l'accepte, lui signe un contrat le 18 novembre 1958 et lui assure trois mensualités pour travailler à réduire son texte à un seul volume de moins de 400 pages. Schwarz-Bart s'installe au Monastère du Verbe incarné, à Azéables, dans la Creuze. Il coupe les arborescences, pourtant très utiles pour camper des personnages vivants et complexes... Le lecteur peut s'en faire une idée en prenant connaissance (dans l'annexe de ma thèse de 1976) de quelques passages sacrifiés, que m'avait confiés Schwarz-Bart : un Portrait de Mutter Judith de décembre 1957 (p. 416-17) ; un épisode où Mutter Judith suit Ernie dans une de ses promenades et le voit observer avec passion la vie d'une fourmilière (p. 418-21) ; ainsi que des textes réclamés par la presse après le Goncourt : « Le sacrificateur » (p. 422-23) publié dans *Le Figaro littéraire* du 12 décembre 1959. Ernie portait une poule vivante chez le Cho'hète, le « sacrificateur » chargé de la tuer rituellement. Comme l'épisode de la fourmilière, ce passage soulignait la compassion d'Ernie pour l'ensemble des créatures vivantes : des fourmis à la poule... Enfin le fragment « Pourquoi des Juifs », paru dans *Les Lettres françaises* du 10 décembre 1959, décrivait les relations entre la mère d'Ilse Brückner, convaincue par le national-socialisme, antisémite et vindicative, et son père, ouvrier communiste, alcoolique et anti-nazi mais n'osant afficher ses convictions. On y voyait aussi la coquette Ilse rêver d'être chanteuse, minaudant devant la glace (*ibid.*, p. 424-427). Chacun de ces textes était abouti, écrit avec talent et avec soin. Il enrichissait la compréhension des personnages. Mais pour parvenir à un livre « publiable », Schwarz-Bart a dû élaguer les passages qui n'étaient pas strictement liés à l'évolution de l'histoire des Juifs et des Lévy jusqu'à l'hitlérisme triomphant. Le texte intégral de la quatrième version a sans doute été détruit en 1962. Je n'en ai rien retrouvé à Goyave.

La version définitive du *Dernier des Justes* (1958-59)

- 32 La cinquième version est écrite dans la fièvre. Elle s'intitule désormais « La véritable histoire d'Ernie Lévy » (au lieu de « La biographie d'Ernie Lévy »). Elle ne constitue pas une simple condensation d'anciennes versions mais bien une transmutation. L'auteur subit une expérience quasi mystique, une sorte de mort de soi où le livre s'écrit en dépit de l'écrivain. Dans les notes de travail de novembre et décembre 1958 qu'il m'a confiées (retranscrites dans les annexes de ma thèse de doctorat, mais dont je n'ai pas retrouvé l'original à Goyave), le personnage mythique d'Ernie devient un personnage tragico-comique, un « doux idiot », une sorte de Charlot attendrissant et maladroit. Son créateur s'efface devant lui et découvre qu'il ne le connaît pas vraiment, pas plus qu'il ne se connaît lui-même ; Ernie évolue dans le clair-obscur et non dans la clarté. Dans le temps qui lui reste avant que les mensualités du Seuil ne cessent⁴⁶, Schwarz-Bart

reprend son récit à partir d'Ernie, en supprimant la mythisation et en condensant le chapitre IV, « Le juste des mouches », pour respecter « le cours naturel de l'enfance ». Il condense aussi l'intrigue du chapitre V sur Ilse et Kramer, pour que tout se déroule en 24 heures. Il admet qu'on ne peut tout raconter, qu'on choisit ce qu'on veut raconter (principe qu'il nomme la « construction subjective »)⁴⁷. Mais la version définitive, qu'on peut lire figée dans le livre publié, est le résultat de changements constants, jusqu'aux toutes dernières corrections. Soigneusement relu et annoté par Paul-André Lesort, le texte est peaufiné, unifié, et les dernières fautes d'orthographe ou de frappe disparaissent. Huit grandes parties, huit chapitres, se dégagent, qui portent désormais un titre (Depuis I. La légende des Justes, jusqu'à VIII. « jamais plus »). Le roman s'intitule dorénavant *Le Dernier des Justes*, et la graphie du nom de l'auteur est « francisée » (ou plutôt germanisée, Schwarz-Bart signifiant 'Barbe noire', un équivalent du polonais Szwarcbart)⁴⁸. Pour l'étape ultime, Schwarz-Bart m'écrit qu'au moment de la remise de son manuscrit en mai 1959 et de la relecture des épreuves en août, aucun de ses amis (Abrasza Zemc, Robert Kociolek, Richard Marienstras) n'étaient en France pour lui donner leur avis ou pour corriger des inexactitudes concernant la civilisation juive (Lettre de Schwarz-Bart à Francine Kaufmann du 14 février 1977), ce qui explique certaines listes d'erreurs qui seront publiées dans la presse pour essayer de le disqualifier comme « porte-parole du peuple juif »⁴⁹ (ce qu'il n'avait jamais prétendu être). Quelques corrections seront introduites après relecture par Léon Algazi, surtout concernant les erreurs sur la vie juive signalées dans la presse. On mentionnera de surcroît quelques sources du roman (Poliakov, Borwicz, David Rousset, Georges Wellers, Olga Wormser) en fin d'ouvrage, sous la table des matières, dès le deuxième tirage corrigé.

- 33 On peut lire dans les archives de l'IMEC une lettre du 12 mai 1959 de Schwarz-Bart à Paul-André Lesort, dans laquelle il le remercie pour ses précieuses corrections, faites avec « soin » et « respect », mais où une semaine avant la remise de son manuscrit définitif (le 19 mai à 10 heures), il parle encore de corrections de fond :

J'ai terminé le travail il y a quelques instants et voici donc qu'il faut repartir demain matin à Paris. [...] Je regrette de m'être attaqué à un sujet pareil qui appelait une autre plume que la mienne. [...] je ne pourrai pas vous apporter le manuscrit avant jeudi car il me reste une petite chose à faire à Paris. En effet, après beaucoup de cassements de tête, j'ai dû renoncer à l'histoire de la poule⁵⁰, mais il me semble qu'en allongeant un peu l'histoire de la mouche elle pourrait remplir le même office. Or, je n'ai rien amené ici d'autre que le manuscrit, car je craignais d'être fasciné par les anciennes versions. Il me restera donc, demain, à liquider cette histoire de la mouche chez moi à Paris⁵¹.

- 34 L'aventure du roman achevé ne faisait que commencer. Sans « l'Affaire Schwarz-Bart », le nouveau lauréat du Goncourt aurait repris son roman pour le figurer à nouveau : il en avait averti le Seuil. Mais bien que l'accusation de plagiat ait fait long feu (examinée et démentie par l'influent Maurice Nadeau), la déception de voir ceux pour qui il avait écrit (une partie bruyante de la communauté juive) affirmer que son livre leur était « nuisible », le fit renoncer et quitter Paris et la scène littéraire pour se réfugier à l'étranger (Lettre de Schwarz-Bart à Francine Kaufmann du 14 février 1977). L'amertume ne le quittera jamais, ni la dépréciation de soi. Jetant un regard rétrospectif sur son premier roman, André Schwarz-Bart écrivait dans une note datée du 16 juillet 1974 (trouvée à Goyave) :

Littérature : je ne suis décidément pas un écrivain. La « réussite » du *D.d.J.* ne prouve rien. Je me suis vu mort et j'ai écrit une sorte de testament où j'accrochais

mon délire personnel au drame juif. La force de ce livre réside dans la folie et la détresse qui m'habitaient à cette époque. Elles ne sont pas tout à fait l'effet d'un talent littéraire, mais plutôt de l'hallucination névrotique, et de la longue patience de ceux qui n'attendent plus rien. Je me suis jeté dans l'écriture comme d'autres se jettent dans la drogue : c'était un suicide remis chaque jour au lendemain, une façon d'exister dans la mort.

Processus de documentation

Le camp de Drancy

- 35 En ce qui concerne le camp de Drancy (où ses parents et ses deux frères sont passés avant d'être déportés et assassinés), André accumule les lectures et se documente. Il rédige (comme il le fait souvent) des fiches de lecture et des notes préparatoires sur divers aspects de la vie du camp.
- 36 Ainsi sur ce feuillet A4 (fig. 7), il mentionne deux références de livres (Simon Wichné : *Drancy la juive* ; Georges Wellers : *De Drancy à Auschwitz*) et remarque notamment :
- Le camp de Drancy est tout simplement un grand bloc d'habitations à bon marché.
 - Nombreux furent les enfants français de naissance qui refusèrent [d'être libérés] pour partir avec [leurs] parents.

Fig. 7. Documentation sur le camp de Drancy

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Cliché Francine Kaufmann

Fig. 8. Fiche de lecture sur *La Vie à Drancy*, de Julie Crémieux-Dunand, paru le 1^{er} janvier 1945 aux éditions Gedalge

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart. Govave - Cliché Francine Kaufmann

Les massacres des Croisades

- 37 L'une des sources historiques du récit d'York (première page du roman ; p. 11 de l'édition imprimée du *DdJ*), est la page 184 du *Précis d'histoire juive, des origines à nos jours*, de l'historien Simon Doubnov traduit du yiddish par Isaac Pougatch (Paris, éditions Pyoum, 1947). André Schwarz-Bart possède la troisième édition rééditée en reprographie par le Service technique pour l'éducation du FSJU (sans date). Il l'a étiquetée n° 522 dans sa bibliothèque de Goyave.
- 38 Le thème des « larmes de sang », si présent dans le *DdJ*, notamment lors de la « sélection » sur le quai de la gare d'Auschwitz (p. 340 et 341) figure aussi dans cette même page de Doubnov. Il est emprunté à la première ligne d'une *seli'ha*, une élégie sur les martyrs juifs des Croisades, qui figure en italiques dans cette page du *Précis d'histoire juive*. Schwarz-Bart en reproduit les trois premières lignes, également en italiques, *DdJ* p. 19, précédées de la mention du jeûne du 20 sivan, évoqué ici par Doubnov. Il l'attribue par deux fois à rabbi Salomon ben Simon de Mayence (*DdJ*, p. 19 et 24), l'un des chroniqueurs des massacres médiévaux cité par Doubnov. Quand Ernie « pleure du sang », il tourne la tête pour cacher à Golda « la mort du peuple juif », inscrite sur son visage (*DdJ*, p. 340). Il ne s'agit donc pas d'une référence christique, comme ont voulu le croire certains lecteurs, mais d'une réminiscence transposée d'une élégie de la mort juive durant les croisades.
- 39 Quant à l'avant-dernière phrase de cette *seli'ha*, Schwarz-Bart l'attribue au *Lamed-waf* Israël Lévy (*DdJ*, p. 16). Voir encore dans cette même page 184 de Doubnov, ligne 3 et sq.

l'exhortation de rabbi Yom-Tov (de Joigny) à ses fidèles, reprise p. 11 du *DdJ* et attribuée à rabbi Yom Tov Lévy, le père du premier des *Lamed-waf*.

- 40 On peut suivre ainsi, sur d'innombrables sources, le processus de documentation historique, puis de transposition romanesque, accompli par André Schwarz-Bart lors de la genèse du *Dernier des Justes*.

Fig. 9. Simon Doubnov, *Précis d'histoire juive, des origines à nos jours*, traduit du yiddish par Isaac Pougatch, Paris, éditions Pyoum, 1947

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Photocopie annotée par Francine Kaufmann - Cliché : Francine Kaufmann

Processus de composition

Fig. 10. Note pour Ernie

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Cliché Francine Kaufmann

Transcription du texte :

Question importante. De quelle manière Ernie apprend-il la vérité sur les camps ?

Diverses hypothèses :

1) Presse juive communiste

2) Un juif évadé d'un camp. Le bruit se répand

Du point de vue de la vérité large, le mieux serait un témoignage d'évadé dans la presse juive communiste. Faire du père de Golda un ancien socialiste ou communiste ?

- 41 Dans la version définitive, Ernie ne connaît la vérité sur les camps que par intuition. Les Juifs parlent de Pitchipoï, le pays de leur destination à l'est, mais ceux qui savent la vérité constatent qu'on ne les croit pas (*DdJ*, 323-24).

Exemple de composition d'une scène : la mort du cosaque durant le pogrom de Zémyock

- 42 André est accepté dans une maison d'artistes et écrivains pour un séjour de création, à La Ciotat en 1957. Dans une note de deux pages manuscrites, il rédige des considérations sur le parallélisme entre l'art pictural de la composition, et ses correspondances avec la composition littéraire d'une scène. Le romancier « pense » et imagine le cadre d'un épisode de la même manière qu'un peintre compose la perspective et les divers plans d'une scène ou d'un paysage qu'il se propose de représenter. Puis il adapte ces principes à la composition d'une scène dans le roman, ici le pogrom de Zémyock, la menace du cosaque dont se débarrasse Mutter Judith d'un grand coup de sabre.

Fig. 11a. Premier feuillet manuscrit à l'encre noire dans les archives de La Souvenance, à Goyave (annoté par Simone Schwarz-Bart), page 10

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Cliché Francine Kaufmann

Ce feuillet est exceptionnellement daté (en haut et encadré) : samedi 2 février 1957 / La Ciotat. **En voici la transcription :**

Que je désire reprendre un journal indique que j'ai un peu repris contact avec moi-même.

Plus tu travailles aujourd'hui, et mieux tu travailleras demain. Chaque interruption [barré : détruit] arrête la marche en avant. Il faut alors renouer les fils brisés, etc. C'est pour demain que tu travailles [souligné deux fois]

Très important [encadré] J'entrevois la possibilité de composer une scène en recherchant d'abord, comme pour un tableau, une sorte de fonds sentimental qui [barré : doit être recouvert] bien que recouvert, demeurera présent de façon invisible. Un paysage n'existe pas : je suppose que le peintre, dans le même temps où il se pénètre de la matière du paysage, lui impose (souvent sans le savoir) les deux ou trois fils spirituels sur lesquels cette matière se tiendra suspendue, et dont elle sera intimement traversée ? Van Gogh procédait très certainement ainsi. Soit ce paysage, quelle âme puis-je lui donner ? En vérité, c'est sur son âme que Van Gogh peignait, davantage que sur la toile. Car les sentiments les plus généraux sont d'abord particuliers, intimes, et c'est précisément l'expression qui les tire de l'individu pour les hausser au niveau du général.

1) Soit donc une scène imaginée au niveau du roman feuilleton.

2) Pour la faire accéder à la littérature, quels sentiments personnels vais-je, non pas y glisser, mais y couler comme dans un moule entièrement creux ? Il s'agit de

trouver en moi des états d'âme correspondant à la scène, ou d'abandonner la scène (peut-être l'aménager selon mon âme).

Fig. 11b. Deuxième feuillet manuscrit à l'encre noire dans les archives de La Souvenance, à Goyave (annoté par Simone Schwarz-Bart), paginé 10/ II

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Cliché Francine Kaufmann

Transcription :

Cela est frappant dans « Les Possédés » où chaque personnage est un état d'âme de l'auteur. Le ton change avec chaque personnage. (Ex : Antonovitch). Faire le plan d'un chapitre, c'est donc autant qu'inventer tel paysage précis, inventer l'œil du peintre devant tel paysage précis. C'est tracer les deux ou trois couleurs du fond, sans lesquels l'invention se déploie dans un paysage sans âme. Le « jus » consiste en une ou deux idées sentimentales, les plus simples possibles.

ESSAI DE PLAN SENTIMENTAL

Chap. VI : Argument : Les cosaques arrivent à Zémyock. Judith, l'ancêtre et Benjamin prient dans un bois. Ils sont surpris par un cosaque. Mutter Judith le tue
Fonds sentimental : Humeur égale⁵² de l'ancêtre, il fuit dignement, et Judith accepte dignement de mourir, tout à sa volonté de rester digne, [fil] « spirituel »
 [Ici André dessine le plan de la scène : deux flèches. Judith est située à l'arrière-plan en haut à droite. Le cosaque est plus bas, regard dirigé vers les hommes. Au milieu entre les deux flèches Benjamin. À gauche tout en bas : l'ancêtre.]

Mutter Judith

- a) A peur. Ne regarde que la vie et la mort en tout cela. Instinct. [mot encadré]
 - b) colère : Se saisit du sabre et l'assène sur le cosaque comme un hachoir à viande
- Le fonds est donc le contraste entre Judith et l'ancêtre.
 Le cosaque ? (Moins important)

Benjamin ? (Moins important)

N.B. Il importe peu de tracer le fonds sentimental sur papier, si l'esquisse est claire en esprit.

Ne pas commencer un chapitre tant que le fonds n'est pas atteint. Voilà tout.⁵³

Fig. 11c. Détail de l'illustration précédente

Plan de la scène : deux flèches. Judith est située à l'arrière-plan en haut à droite. Le cosaque est plus bas, regard dirigé vers les hommes. Au milieu entre les deux flèches Benjamin. À gauche tout en bas : l'ancêtre.

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Cliché Francine Kaufmann

Construction d'une scène du roman : le suicide d'Ernie

- 43 Le thème du suicide d'Ernie est évoqué dès la deuxième version du *Dernier des Justes*, dans le récit du biographe.
- 44 J'ai découvert à Goyave une note manuscrite non datée à l'encre noire sur un feuillet A4 paginé 2, je n'ai pas retrouvé les autres pages. Notez le mélange sur la même page d'un premier jet de brouillon et de réflexions sur la composition de la suite :

Fig. 12. Note sur le suicide d'Ernie

Image

12208C3800015E840001E343C086BC6B53047B9C.emf

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave - Cliché Francine Kaufmann

Transcription du texte (légèrement mis en forme) :

Ernie saisis franchement la chaise par son dossier, et, comme il la soulevait, il lui sembla qu'elle s'animait à son contact au point qu'il trouva une intention préméditée dans le fait qu'un pied de la chose vint s'entrechoquer contre sa jambe. Le petit grimpa avec hésitation sur elle, et, se redressant de toute sa hauteur, parvint à soulever la lucarne jusqu'à son cran d'arrêt. S'agrippant au bord [barré : du cadre] de l'encadrement, il tenta un rétablissement, comme il savait que cela se pratique, c'est-à-dire que l'athlète se soulève à la force des poignets, assure sa prise en appuyant les coudes sur l'obstacle, et soulevant son corps par la seule énergie des avant-bras, assure sa position en rabattant le genou à hauteur voulue. Bien qu'il ne se ressentit guère pour les exercices physiques, il lui semblait raisonnable et juste que son corps aujourd'hui n'offrit pas une excessive résistance à sa volonté. Il suffisait de penser le geste et de l'accomplir, la difficulté résistait davantage.

[Cette dernière phrase est encadrée et une flèche, renvoie à la suite qui est une réflexion sur l'écriture.]

Trouver une image indiquant combien ridicule serait d'être arrêté par des détails matériels. Un homme amoureux depuis des années, obtient un rendez-vous et le manque par suite du retard de sa montre. Un acrobate qui se tue en glissant sur une peau de banane. Un homme introduit dans le monde de l'aristocratie, ou dans une assemblée d'anges, et qui serait expulsé par suite d'un léger défaut dans sa mise, ou d'un péché infime auquel il n'avait pas songé, qui eut été aisé à se défaire, puisque les grands péchés n'avaient pas résisté. Il y a des moments où la résistance

de la matière doit abdiquer, d'autant plus lorsqu'on quitte la matière, et qu'elle ne devrait pas s'introduire au moment de l'adieu. Etc... Dans le monde surréel, être réveillé par une pendule. (Entretien avec les morts, interrompu par la sonnerie du réveil).

- 45 La scène du suicide a été maintes fois retravaillée. Schwarz-Bart affirme quelque part que c'est l'une des scènes qui lui a donné le plus de fil à retordre. Il existe peut-être une réminiscence traumatique personnelle puisqu'ayant été torturé à plusieurs reprises par la Milice au Petit Séminaire de Limoges, c'est par la fenêtre des WC qu'il réussit à s'évader (le 16 août 1944)⁵⁴. Dans le *Dernier des Justes*, la scène achevée s'étend de la p. 225 à la p. 233. Le passage esquissé se trouve, retravaillé, à la fin de la p. 226, et se poursuit p. 227. « L'image » que cherchait Schwarz-Bart est la suivante dans la version définitive :

Bien qu'Ernie ne se crût point fait pour accomplir des prouesses physiques, il lui semblait raisonnable et juste qu'aujourd'hui son corps, à titre tout à fait exceptionnel, se soumit naïvement à sa volonté. Cependant à peine se fut-il mis à pendiller que le montant de la lucarne se rabattit sur ses doigts. Pincé au plafond et gigotant, il fut trop heureux de choir à la faveur d'une secousse ; ensuite de quoi, assis dans la poussière, il admit que l'ordre du monde ne se pliait pas à son malheur. Généralement les gens dans sa situation se pendent. Jamais Ernie ne s'était demandé pourquoi les gens se pendent dans ces circonstances, mais il comprenait maintenant que c'est le moyen le plus pratique. Ou alors ils se noient ; car c'est aussi un moyen naturel qui nécessite peu de choses, et il est en somme à la disposition de tout le monde. [...] Mais pour se pendre, il faut une corde, une chaise, et un nœud coulant. Il manquait de nœud coulant. Si l'on n'utilise pas de nœud coulant, on risque de rester accroché à la corde et de se faire mal. [...] Comme plus rien ne pressait maintenant, Ernie s'assit sur la chaise pour mieux réfléchir, car cette affaire était grave et méritait examen. (p. 227).

- 46 On constate qu'André Schwarz-Bart réussit à désamorcer le pathétique et le tragique du suicide d'un petit écolier d'une douzaine d'années en composant un épisode tragico-comique par l'usage de l'ironie qui transforme la décision de mourir, tant la douleur de vivre est devenue insupportable dans l'Allemagne nazie pour un petit juif, en série de tentatives qui avortent pour des raisons « pratiques », les « choses » ne se pliant pas à sa volonté. Ernie finit par se couper les veines parce qu'il trouve une lame de rasoir effilée dans un nécessaire de toilette posé sur une étagère. Une fois ce problème technique résolu, il lui semble cette fois plus facile, dressé sur la cuvette des WC, de se hisser jusqu'à la fenêtre et de s'y faufiler pour se précipiter le long de la muraille, « plongeur de haut vol dans la position du saut de l'ange » (p. 233). La lenteur surréelle et poétique du plongeon vers le sol désamorce, une fois encore, le pathos tout en décuplant l'émotion du lecteur, Mardochée découvre « l'angelot » ensanglanté, et c'est par miracle que l'enfant survit, soigné durant deux longues années dans la section juive de l'hôpital de Mayence. Nous sommes probablement entre 1936 et 1938, mais Schwarz-Bart rappelle que « dès l'année 1934, c'est par dizaines et dizaines que les petits écoliers juifs d'Allemagne se portèrent candidats au suicide ; et par dizaines qu'ils y furent admis. Ainsi la première mort d'Ernie Lévy prend humblement place dans la statistique, au côté de dizaines de morts analogues » (p. 237, page d'introduction du chapitre « Le chien »).
- 47 Le thème de la tentative de suicide d'Ernie (sa « première mort »), qui apparaît tard dans le livre définitif, était constitutif de la construction de la troisième version du

roman, datant sans doute de 1956-57. On y trouve notamment un échange épistolaire (que je transcris ici) entre un biographe et un survivant dont il suscite le témoignage sur la « première mort » d'Ernie :

« C'était un juif d'origine allemande. Il s'appelait Léon Storch. Il revenait de déportation. La peau de son corps l'enveloppait comme un sac d'os. Aussi lui répondîmes nous avec charité.

Cher monsieur,

Suite à notre entretien relatif aux causes de la première mort d'Ernie Lévy, permettez-moi d'élever une protestation énergique, bien que désolée (eu égard à votre état de santé). J'ai pris mes renseignements et il appert que ce furent les nazis et non les chrétiens, qui brûlèrent vos frères juifs. Vous ne pouviez l'ignorer, ayant vécu trois ans dans la fumée du crématoire. Je vous souhaite cependant un prompt rétablissement. Agréez etc... »

Dans sa réponse, Léon Storch s'excuse d'avoir irrité son interlocuteur, et il lui fait remarquer ceci :

[...] Vous me fîtes l'honneur, voici un an, de vous narrer les circonstances de ma brève rencontre avec Ernie Lévy, au lieu, dit d'incinération, de Maïdanek. Vous me développâtes votre projet de biographie, et je m'émerveillais d'une telle soif, d'une telle passion de vérité qui ne s'arrête point aux charniers, ni à la cendre humaine. Il me semblait, à vous entendre, que vous eussiez fouillé dans les décombres chauds pour retrouver une trace de ce qui fût. Vous me dîtes que les biographes ne s'effrayaient point des fantômes, et, historien, je vous admirais.

Derechef, la semaine dernière, vous me demandâtes raison du suicide d'Ernie Lévy enfant. Vous manquiez sur l'heure de juifs allemands, et je me trouvais seul sous la main, pour vous donner la clé originale et véritable de la chose. Il y allait de votre ouvrage.

Et c'est ici que je vous répondis mal, vous renvoyant sèchement au premier chrétien. J'avoue que je cédai là à un sentiment peu juif, et que j'eusse dû montrer plus de patience et de mansuétude⁵⁵. [...] Les juifs sont passés et repassés au marteau-pilon de l'histoire et déjà se lèvent les historiens, les comptables et les biographes. Il me semble que je vous écris avec le sang de mon cœur.

En ce qui le concerne, la psychologie n'est pas de mise, et je ne vous conseille point d'en user. Il s'agit simplement, banalement, dérisoirement d'une question de faits... En cette année 1934 où s'ouvre votre biographie, les communistes allemands formaient leur dernier carré de gloire ; tandis que, chacun pour soi renfermé dans ses murs comme un rat dans son piège, les juifs entreprenaient de tourner en rond. Des travaux du plus grand sérieux attestent que le pourcentage de suicides, parmi ces juifs d'Allemagne, fut pratiquement nul durant les années qui précédèrent la fin. Il en fut ainsi dans les prisons, ghettos, toutes bouches d'ombre où le museau de la bête pointait de l'abîme ; et jusque sur le bord des crématoires « anus du monde », monsieur, selon l'expression d'un savant observateur nazi. Cependant, dès l'année 1934, c'est par dizaines et dizaines que les petits écoliers juifs d'Allemagne se portèrent candidats au suicide ; et par dizaines qu'ils y furent admis⁵⁶. Voici donc le fait brut : les enfants allemands furent frappés au cœur même de leur enfance ; et voici le pourquoi d'Ernie ; car ce cœur fut la première cible du fascisme.

Le fonds de ma pensée est que vous renonciez. Ce n'est point là biographie de roi, de prince ni d'évêque. Craignez de succomber au fantôme que vous suscitez. Craignez que la silhouette d'Ernie Lévy ne se dresse en vous comme un remord, et qu'elle ne vous suce pain et vie dans la gorge⁵⁷. Craignez qu'elle ne hante vos rêves, et mêle son sang à votre salive. Craignez tout ceci... ou vous n'écrirez point la véritable histoire d'Ernie Lévy. » [...] Consolerez-vous cependant, car bientôt vous n'entendrez plus la misérable et folle voix juive, et sa place fera un vide en forme d'étoile dans le chœur des voix humaines. « Et si la voix s'est tue, son écho est tari »⁵⁸. Je reste bénévolement votre Léon Storch.

Fig. 13. Troisième version du *Dernier des Justes* : lettre de Léon Storch au biographe

Remarquez la mention manuscrite en marge : Jacob.

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart, Goyave. Cliché Francine Kaufmann

Écrire sous le regard des morts

- 48 Interrogé sur la présence du prénom Jacob ajouté à la main sur de nombreuses notes et pages préparatoires (*supra* fig. 13 et *infra* fig. 14), Schwarz-Bart m'a répondu dans une lettre du 6 mars 1976 : « Jacob était le nom de mon frère aîné, déporté. C'était un effet de mon imagination, bien sûr, mais je me suis souvent efforcé d'écrire sous le regard de certaines personnes disparues. »

Fig. 14. Troisième version, « ironie absolue », page 2 de l'épilogue : la « litanie finale » sans le paragraphe consolant

Image

1212D938000155B20001E3435333430D73DD2D6D.emf

Annotations manuscrites de Schwarz-Bart sur son tapuscrit. Extrait des annexes de ma thèse de doctorat (p. 415).

© Archives personnelles de Francine Kaufmann - Cliché Francine Kaufmann

Processus de correction

- 49 Jusqu'à la dernière minute, André S-B corrige, ajoute, supprime des passages entiers.

Fig. 15. Tapuscrit de 1959, corrigé par André Schwarz-Bart : la « révélation » d'Ernie comme « Juste »

© Archives personnelles de Simone et André Schwarz-Bart. Cliché Francine Kaufmann

En guise de conclusion

- 50 L'acte de création est à la fois brûlure et froid extrême. En ce qui me concerne, les deux opérations ne sont pas simultanées : la conscience intervient après coup. Elle est un retour sur l'acte. C'est pourquoi il y a eu plusieurs versions du *Dernier des Justes*, la dernière étant la plus consciente, et cependant la plus spontanée, puisqu'elle accueillait toutes les inspirations précédentes⁵⁹.
- 51 La dernière version du *Dernier des Justes* est le résultat d'une lente sécrétion organique qui a fondu en une seule masse uniforme les intentions, les thèmes, les tons et les rythmes des versions précédentes. Amalgamant des matériaux apparemment hétérogènes, Schwarz-Bart ménage une lecture à plusieurs niveaux. Il se peut que certains résidus de versions antérieures aient été mal intégrés. Mais de fait, l'élaboration du roman ressemble à ces fleuves dont les crues soudaines font éclater toutes les digues et qui, se retirant, abandonnent derrière eux des alluvions fertiles. Chaque version a laissé dans l'œuvre achevée des traces brûlantes, des passages rédigés dans une sorte de délire et enchâssés tels quels dans le corps du récit afin de préserver leur authenticité, leur spontanéité⁶⁰.

NOTES

1. Francine Kaufmann, « La non-vocation d'André Schwarz-Bart », *Continents manuscrits*, n° 10, 2018 (en ligne sur openedition.org ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.1173>).
2. Les FTP-MOI, « Francs-Tireurs et Partisans de la Main d'œuvre Immigrée », fondés en avril 1942, sont des unités de la Résistance communiste intégrées en mai 1943 aux FTP et à l'Armée française de libération. Un très grand nombre de Juifs en font partie, notamment dans le groupe Manouchian, de « l'affiche rouge ».
3. L'UGIF (Union générale des israélites de France) a été créée en 1941 par Vichy, sur ordre des Allemands. C'est la seule organisation officielle reconnue à la place de toutes les associations juives dissoutes, dont beaucoup entrent dans la clandestinité.
4. Sur « L'Infanticide », voir le parag. 23 de mon précédent article ; voir note 1. Sur mon cliché (fig. 1), j'ai coupé sans le vouloir le mot manuscrit écrit en marge : « occupation ».
5. Dans une lettre que Schwarz-Bart m'adresse le 30 juillet 1975, dont j'ai reproduit un extrait dans ma thèse p. 402, en introduction de la photocopie des deux pages de fragments de la nouvelle publiés dans *Kadimah*.
6. On remarquera la similitude du nom de famille des héros avec celui de la mère d'André : Luise dite Louise née Lubinski.
7. Marcus n'est pas un double d'André mais il est comme lui un résistant juif communiste d'ascendance étrangère, torturé par la milice. Sur cette nouvelle, voir les parag. 26 à 28 de mon article en ligne déjà cité.
8. P. 4 d'une lettre sans date. Archives de l'IMEC, dossier SEL 3921.2. Dans cette lettre, André parle du projet d'adaptation de son roman au cinéma par Jules Dassin, projet annoncé dès 1960. Le film doit être réalisé par les *Associated Artists* et Dassin se propose de commencer le tournage en 1965 (cf. *Le Monde* du 1/9/1964). Mais le projet n'aboutit pas. La lettre évoque aussi une nouvelle conception de *La Mulâtresse Solitude*, et semble donc écrite entre 1961-62 et 1964.
9. Erni selon la graphie allemande ; il s'agit d'un diminutif du prénom Ernst, Ernest. André rajoute un *e* final à Ernie dans son roman. Dans le chapitre « Le chien », Ernie se fait appeler Ernest Bâtard (*DdJ*, p. 164).
10. Voir p. 439 de « L'Entretien à bâtons rompus avec André Schwarz-Bart - le 29 août 1972 », relu et corrigé par Schwarz-Bart, reproduit dans les annexes de ma thèse de doctorat, Francine Kaufmann, *Le Dernier des Justes d'André Schwarz-Bart : genèse, structure, signification*, doctorat de troisième cycle en littérature française sous la direction du Pr Guy Michaud, université de Paris X-Nanterre, mai 1976, p. 438-448. Je l'ai publié en 1987 sous le titre « Entretien avec André Schwarz-Bart », dans la revue *Pardès*, n° 6, Jean-Claude Lattès, p. 147-158.
11. Sur les 1 501 déportés du convoi 69, 1 311 furent gazés à l'arrivée. En 1945, ils sont 20 à avoir survécu, dont Rosette. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Convoi_n%C2%B069_du_7_mars_1944. La proposition de mariage d'Erni aida Rosette à tenir et à survivre, confiera-t-elle plus tard.
12. Francine Kaufmann, *Le Dernier des Justes d'André Schwarz-Bart : genèse, structure, signification*, doctorat de troisième cycle, op. cit., p. 439-440, annexes ; et *Pardès*, n° 6, p. 150 (voir *supra* note 10).
13. Lettre Schwarz Bart-Francine Kaufmann du 30 juillet 1975, en réponse à mes questions durant l'écriture de ma thèse.
14. La citation provient de la même lettre que m'a adressée André Schwarz-Bart le 30 juillet 1975.
15. Les trois frères survivants d'André : Léon, Félix et Armand, sont confiés à la fin de la guerre à l'orphelinat (juif mais laïque) du Renouveau, à Montmorency, créé en 1945 par le MNCR. Ils fréquentent les écoles de la ville. André sera moniteur à temps partiel au Renouveau de

février 1946 à juin 1949. On notera que dans *Le DdJ*, la famille Lévy réfugiée en France s'installe... à Montmorency (p. 353).

16. Entretien : le cas Schwarz-Bart dans *L'Express* n° 437, 29/10/59, p. 30 ; (voir p. 29 à 32).

17. Interview d'André Schwarz-Bart par Pierre Demeron dans *Arts* de septembre 1959 : « André Schwarz-Bart, le Dernier des Justes ».

18. Dans l'Affaire Schwarz-Bart qui accompagne et suit la bataille du Goncourt, S-B racontera qu'il avait réuni des « monceaux de notes » après avoir lu d'innombrables témoignages » (*France-Observateur* du 29/10/59). Dans *L'Express* du même jour il précise : « Je ne suis pas né en 1185, je n'ai pas connu la Pologne hassidique ni l'Allemagne hitlérienne. J'ai essayé de revivre tout cela par des lectures, j'ai pris des masses de notes manuscrites » (*op. cit.*, *L'Express* n° 437, 29/10/59, p. 31).

19. Goïms est le pluriel hébraïque de goy, littéralement « peuple », qui désigne de fait les non-juifs. Synonyme de « gentil » (de la racine latine « gens », peuple), le mot est entré dans le dictionnaire en français.

20. Le vrai texte se trouve dans le Deutéronome, 26, 6, repris dans la *Haggadah* de Pessa'h, le récit qui ouvre la Pâque juive et qu'on lit le soir du Seder : *Vayarèou otanou hamitsrim*, qu'on peut comprendre comme : « Les Égyptiens nous ont fait du mal », ou bien « nous ont rendus mauvais ». (*Vayarèou* de la racine : *Ro'a* = le mal). La Bible du Rabbinat traduit ainsi : « Alors les Égyptiens nous traitèrent iniquement, nous opprimèrent, nous imposèrent un dur servage. »

21. Voir, *infra* fig. 6, le texte liminaire de « La Légende des Justes », dans les annexes de ma thèse, *op. cit.*, p. 404, reproduit agrandi dans mon article de *Continents manuscrits*, n° 10, *op. cit.*, parag. 35. Le même texte est publié par André Schwarz-Bart dans *L'Express* (10 décembre 1959), puisque, y écrit-il, ses intentions n'ont pas changé entre 1956 et 1959.

22. *Aspects du génie d'Israël*, collectif, présenté par Elian J. (Judas) Finbert, Paris, Cahiers du Sud, 1950.

23. Lettre d'André Schwarz-Bart à Francine Kaufmann du 4 mars 1976. J'ai consacré un sous-chapitre de mon livre à l'analyse du texte de Gordin : Francine Kaufmann, *Pour relire Le Dernier des Justes. Réflexions sur la Shoa*, Paris, Méridiens-Klincksieck, coll. « Connaissance du 20^e siècle », 1986, 248 p. ; [2^e édition 1987] : « Dans la lignée de Jacob Gordin », p. 198-200.

24. Lettre manuscrite d'André Schwarz-Bart à Francine Kaufmann du 4 mars 1976, p. 1 et 2.

25. Il s'agit de penseurs juifs classiques du courant mystique, du moyen-âge à l'époque moderne.

26. J'ai trouvé le chapitre de 1956, précédé de son liminaire, à la Bibliothèque de l'AIU (Alliance israélite universelle) en compulsant les revues juives de l'époque et je l'ai reproduit dans les annexes de ma thèse, *op. cit.*, p. 404-409 (voir *infra* fig. 6). Sur le liminaire, voir *supra* note 21.

27. *Jacques le Fataliste et son maître* est un roman de Denis Diderot, largement inspiré du *Tristram Shandy* de Sterne (voir note suivante).

28. Le véritable titre est *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, en abrégé *Tristram Shandy* (*The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*). C'est un roman de l'Anglais Laurence Sterne, publié en neuf volumes, les deux premiers à York datés de 1760, les sept autres dans les dix années suivantes.

29. On peut lire ce texte en ligne : <https://www.oeuvresouvertes.net/spip.php?article1700> : « Modeste proposition, par Jonathan Swift pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à charge de leurs parents et de leur pays et pour les rendre utiles au public ». L'Irlandais Jonathan Swift (1667-1745) publie ce texte en 1729, dans une brochure de quinze pages, après avoir publié *Les Voyages de Gulliver* (écrit en 1721, publié en 1726 dans une version censurée puis en 1735 dans sa version intégrale).

30. Voir Michel Borwicz, *Écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie 1939-1945*, Paris, PUF, 1954 ; rééd. Gallimard, col. Idées, 1973. Ce livre est tiré de sa thèse de doctorat en Lettres (sociologie) soutenue à la Sorbonne en 1953. Borwicz, né à Cracovie, en 1911 sous le nom de Maksymilian Boruchowicz, fut un grand résistant polonais, un poète, un écrivain puis un

historien spécialiste de la Shoah. Ami d'André Schwarz-Bart, son livre, dont un sous-chapitre traite de l'humour de potence, est cité comme source dans les tirages du *Dernier des Justes* dès la mi-septembre 1959.

31. Cette note, datée du jeudi 17 décembre 1958, est reproduite en annexe de ma thèse, p. 429, ainsi que toutes les autres notes et extraits d'anciennes versions, avec l'accord d'André Schwarz-Bart.

32. Ici s'achève la p. 6 de la lettre tapuscrite et commence la p. 7. Les numéros suivants traitent de la légende des *Lamed-Waf*. Dans « l'Entretien à bâtons rompus », *Pardès* 1987, *op. cit.*, p. 158, Schwarz-Bart inscrit la litanie finale dans le thème de la révolte contre Dieu.

33. *Ibid.* ; *Pardès* 1987, p. 157. L'entretien a lieu en 1972. Dans une note manuscrite dans un livre de Borgès à Goyave (postérieure à 1980, mais sans date) il écrit : « Une fin comme Le DdJ, c.-à-d une justification de la vie. [...] Il s'agit tout de même, en définitive, d'aider les gens à vivre. »

34. Lettre citée par Léon Poliakov dans *Le Bréviaire de la haine*, Calmann-Lévy, 1951. Édition de poche, p. 236-237. La lettre est lue intégralement par Claude Lanzmann dans son film *Shoah*. Voir : <http://www.shabbat-goy.com/les-lettres-du-rabbin-jakub-szulman/>.

35. J'ai retranscrit le texte « Fumées » en annexe de ma thèse de doctorat, 1976, p. 410-411. Notons que le nom d'épouse de la tante de Luise, la maman d'André, arrêtée et déportée avec elle en 1942 à l'âge de 84 ans, était « Hanna Warczawska ». Ce n'est sans doute pas un hasard si André Schwarz-Bart nomme la visiteuse du cimetière de Sancy : Mme Warzawski.

36. Le poète et traducteur Mieczysław Jastrun, 1903-1983, est né Mojsze Agatsztajn. Juif baptisé à l'âge de 17 ans, il a écrit quelques poèmes sur la Shoah, dont « Les obsèques ». L'exergue de Jastrun, est présenté à tort comme : « traduit du yiddish. Posthume » dans le premier tirage du roman. Cette mention est supprimée dès le deuxième tirage.

37. Le FSJU, Fonds Social Juif Unifié, est l'une des institutions centrales du judaïsme français. En janvier 1957, la revue change de nom et s'appelle *L'Arche*. Schwarz-Bart a travaillé en 1952 comme secrétaire à mi-temps d'Adam Loss, secrétaire général de l'Union des étudiants juifs, devenu par la suite directeur adjoint puis directeur du FSJU.

38. Zémyock est un nom inventé, mais il existe non loin de Lublin une ville nommée Zamość, où sont nés Rosa Luxembourg et le poète yiddish Yitzkhok Laybush Peretz (I.L. Peretz).

39. Il faut aussi noter que dans les notes préparatoires et dans les pages d'une vieille version tapuscrite du *DdJ* (« Lettre de l'auteur au Juif Léon Storch »), André Schwarz-Bart utilise l'expression : « le dernier des Mosaïcans », jeu de mots sur le titre du chef d'œuvre de James Fenimore Cooper, paru en 1826 : *Le Dernier des Mohicans* (*The Last of the Mohicans*). Dans le roman apparaît « Le second hébraïsant », p. 259-60, « dernier Mosaïcan du bataillon » (sic, p. 260).

40. Les passages soulignés le sont par André Schwarz-Bart.

41. Il s'agit d'Abrasza Zemcz, le meilleur ami d'André, un intellectuel juif polonais volubile et charmeur, fou d'ethnologie mais vivant dans la précarité. Simone Schwarz-Bart en parle à Nicole Lapierre qui l'interroge pour *Causes communes. Des Juifs et des Noirs*, Stock, 2011, p. 200-201.

42. J'ai eu la chance d'avoir Manitou comme professeur de pensée juive et de philosophie, en première et terminale, à l'École Yavné (1962-64). J'ai suivi par la suite nombre de ses cours et conférences et j'ai pu l'interroger sur ses liens avec Schwarz-Bart et recueillir son témoignage quand je travaillais sur mon doctorat.

43. Le thème des morts de la Shoah, fantômes qui sucent pain et vie dans la gorge, se trouvait déjà dans la note préparatoire de Marcus Libnitzki en 1952-3 – voir *supra* fig. 2.

44. Voir ma thèse, mon livre et mon récent article : « La légende des trente-six Justes et les *Lamed-waf* dans *Le Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart », *Mikhtav 'Hadach*, [La nouvelle Lettre, Réflexion pour un judaïsme ouvert], n° 8, juin 2019, Paris, Hermann, p. 70-78. *Lamed-waf* est la prononciation yiddish de l'hébreu *Lamed-vav*.

45. Voir dans ma thèse mon « Entretien à bâtons rompus » avec Schwarz-Bart, publié en 1987 dans *Pardès*, *op. cit.* p. 153.

46. Elles étaient prévues jusqu'en janvier 1959. Elles furent prolongées jusqu'à la finalisation du manuscrit, au mois de mai 59.
47. Voir ces notes p. 428-29 de ma thèse, ainsi qu'une note sur l'histoire d'amour à Paris entre Ernie et Frida (qui deviendra Golda), p. 430.
48. Paul Flamand écrit le 5 juillet 1960 à Alain Bernheim : « Quand le livre a été achevé l'auteur et nous-mêmes, nous sommes tombés d'accord pour l'appeler "Le dernier des Justes", nom sous lequel il a été lancé. Par ailleurs comme l'orthographe polonaise du nom de l'auteur rendait la lecture difficile pour le public français, nous lui avons donné une orthographe beaucoup plus courante en France et qui a, dans sa traduction germanique, la même signification que dans son origine polonaise [...] Monsieur André SZWARCBART, en littérature André Schwarz-Bart ». (Dossier de l'IMEC, abbaye d'Ardenne, près de Caen, cote SEL 3921.2). Sur la page de garde du tapuscrit de la dernière version du roman, déjà mise en forme pour l'édition, la graphie reste floue : SCHWARTZBARD, puis 'd' final barré changé en 't', enfin Schwartz-Bart, en deux mots, avec un trait-d'union. Déjà pour *La Revue du FSJU* en 1956, André avait germanisé le 'szw' en 'sch'. Mais il avait conservé le 'c' polonais intermédiaire que Le Seuil transforme en 'tz'.
49. Voir *Arts*, n° 746 du 28 octobre 1959 : André Parinaud : « Schwarz-Bart n'est pas le premier des Justes ». Ou Arthur Sandauer dans *Lettres Nouvelles* du 2 décembre 1959 : « Un judaïsme christianisé ». Sandauer, juif polonais, écrivain, critique littéraire, traducteur, hébraïsant, aurait été « sollicité » pour passer le roman en revue, détecter les erreurs et en livrer la liste.
50. Il s'agit probablement de la scène du « Sacrificateur », dont Schwarz-Bart confie peu après le texte au *Figaro littéraire*.
51. Dossier de l'IMEC, *op. cit.*, « L'histoire de la mouche » est peut-être dans le chapitre IV intitulé « Le Juste des mouches ».
52. « Fonds sentimental » et « ancêtre » sont soulignés deux fois. « Humeur égale » est encadré.
53. Il me semble que Schwarz-Bart a repris cette même construction picturale dans *La Mulâtresse Solitude* (Seuil 1972, p. 104-105), quand Solitude enfonce son sabre dans le ventre d'un jeune homme blanc à plumets et en uniforme de chasseur, qui canarde en riant les nègres marrons.
54. Une scène de torture avait déjà figuré dans un extrait de *La Fin de Marcus Libnitski*, publié en 1953 dans *Kadimah* (p. 403 de ma thèse). L'expérience de la torture laisse à André Schwarz-Bart des séquelles physiques et mentales, et le hante jusqu'à sa mort. Elle figure dans de nombreuses notes personnelles. L'évasion du jeune résistant de 17 ans par la fenêtre des WC et le suicide d'Ernie par une lucarne du grenier ont sans doute exigé des gestes similaires...
55. Ces mêmes phrases sont reprises sur un autre feuillet tapuscrit, complété à la main à l'encre noire. Puis vient la suite. La fin est reprise presque sans modification dans le premier paragraphe du chapitre « Le chien », p. 237 dans la version définitive.
56. C'est la phrase reprise dans le *DdJ* p. 237, noyau central de la seconde version : le nazisme a frappé au cœur les enfants et les a poussés au suicide.
57. Ces images figurent déjà dans la note manuscrite pour Marcus Libnitski (voir *supra* fig. 2).
58. Les guillemets marquent une citation. Il s'agit de la dernière ligne du poème anonyme « Targoum » (peut-être de Liliane Atlan), placé avant l'éditorial du n° 1, janvier 1954, de la revue *Targoum*, à laquelle André Schwarz-Bart a contribué (n° 8, mai 1956, avec une recension très critique du roman de Roger Ikor *Les Eaux mêlées*, Goncourt 1956, p. 146-151). Mais cette phrase est en réalité : « Et si la voix s'est tue, l'écho n'est point tari ». Elle servait de devise à la revue *Targoum*.
59. André Schwarz-Bart dans « Entretien à bâtons rompus avec Francine Kaufmann », *op. cit.*, p. 151.
60. Francine Kaufmann, *Pour relire le Dernier des Justes*, 1986, *op. cit.*, p. 22-23. (Voir note 23).

RÉSUMÉS

Le premier roman d'André Schwarz-Bart (1928-2006), *Le Dernier des Justes*, paru au Seuil en septembre 1959 connut un succès considérable dès avant l'attribution du Prix Goncourt en décembre de la même année et fut aussitôt traduit dans une trentaine de langues. Répondant à la nécessité intérieure de rendre hommage aux membres de sa famille assassinée à Auschwitz, de célébrer la mémoire du peuple juif massacré par les nazis, ce roman conçu comme un petit caillou déposé sur une tombe de nuages se présente comme une « saga identitaire » (F. Kaufmann), un récit mythico-historique. Après plusieurs expériences d'écriture entre 1945 et 1953, le noyau initial du roman apparaît en 1953 autour du personnage contemporain d'Ernie Lévy, puis remonte le temps pour inscrire Auschwitz dans neuf siècles d'antisémitisme européen. Il n'aboutit que six ans plus tard, au bout de cinq versions aux approches et tons différents, passant du lyrisme à l'ironie, de la distance narrative à celle des légendes juives et des chroniques médiévales. L'étude génétique de ce roman foisonnant se fonde sur une thèse universitaire et cinquante ans de recherches. Elle s'appuie sur l'analyse de notes et de brouillons confiés par l'auteur dans les années 70, ou consultés après sa mort dans sa maison de Goyave (Guadeloupe). Le processus de création de l'œuvre est également éclairé par des échanges avec l'auteur (correspondance, notes prises lors de rencontres et d'entretiens téléphoniques), ainsi que par des interviews et des analyses littéraires contenues dans les trois imposants dossiers de presse réunis par les éditions du Seuil à la suite de la publication du *Dernier des Justes*, et dépouillés en 1972. La correspondance entre l'auteur et le Seuil a été consultée dans les archives de l'IMEC en août 2019. La correspondance privée d'André Schwarz-Bart avec Robert Kocioleck, un ami d'après-guerre, a été consultée et étudiée la même année à Jérusalem.

André Schwarz-Bart's (1928-2006) first novel, *Le Dernier des Justes*, published by Le Seuil in September 1959, was already a great success before being awarded the Goncourt Prize in December of that year and was immediately translated into some thirty languages. Responding to the inner need to pay homage to the members of his family murdered in Auschwitz, to celebrate the memory of the Jewish people massacred by the Nazis, this novel, conceived as a small pebble placed on a grave of clouds, presents itself as an "identity Saga" (F. Kaufmann), a mythico-historical narrative. After several writing experiments between 1945 and 1953, the initial core of the novel appeared in 1953 around the contemporary character of Ernie Lévy, and then went back in time to inscribe Auschwitz in nine centuries of European anti-Semitism. It was completed six years later, after five versions, each one with different approaches and tones, moving from lyricism to irony, from narrative distance to that of Jewish legends and medieval chronicles. The genetic story of this ample novel is based on a doctoral dissertation and fifty years of research. It is grounded on the analysis of notes and drafts entrusted by the author in the 1970s, or consulted after his death in his house in Goyave (Guadeloupe). The creative process of the novel is also fueled by exchanges with the author (correspondence, notes taken during meetings and telephone conversations), as well as by interviews and literary analyses contained in the three imposing press files gathered by the Seuil publishing house following the publication of *The Last of the Just*, and studied in 1972. The correspondence between the author and Le Seuil was consulted in the IMEC archives in August 2019. André Schwarz-Bart's private correspondence with Robert Kocioleck, a post-war friend, was consulted and studied in Jerusalem the same year.

INDEX

Mots-clés : André Schwarz-Bart, Le Dernier des Justes, critique génétique, genèse littéraire, littérature de la Shoah

Keywords : André Schwarz-Bart, The Last of the Just, Genetic criticism, literature of the Shoah, Literary genesis

AUTEUR

FRANCINE KAUFMANN

FRANCINE KAUFMANN est professeur des universités (Bar-Ilan University, Ramat-Gan, Israël). Spécialiste de la littérature de la Shoah, de littérature et langue hébraïques, d'études juives ; traductologue, interprète de conférences (membre AIIC), traductrice de poésie ; documentariste, journaliste.